

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publiée par Poirier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V { PAR AN \$2.50 } MONTREAL, 28 JUIN 1888 { UN NUMERO 5 CENTS } No. 12

LA CHASSE AUX MEDAILLES

Quatrieme Partie de "L'ANTRE DU CRIME", par Xavier de Montépin.



Fromental, que flanquaient les gardiens de la paix, le rejoignit en quelques enjambées et lui posa la main sur l'épaule,

La Chasse aux Médailles !

Quatrième partie de L'ANTRE DU CRIME.

I

Le cœur de plus en plus rempli d'une ivresse inconnue de lui jusqu'alors, Paul remonta le grand bras de la Marne, atteignit le remisage de son bateau qu'il amarra solidement, réunit ses outils de pêche en un seul faisceau, serra ses pots de terre et ses boîtes de fer-blanc, prit son sac en filet dans lequel il introduisit la superbe brème capturée en dernier lieu, et très joyeux, très fier, il s'engagea sur le chemin qui conduisait à la petite villa.

Madeleine le guettait depuis le seuil.

— Six heures sonnées ! lui cria-t-elle du plus loin qu'elle le vit. Dépêchez-vous donc, monsieur le pêcheur, que je prépare votre friture... si vous en avez une... ce qui n'est pas bien sûr...

— Ah ! tu crois ça répliqua Paul en riant.

— Dame ! il me semble... un apprenti pêcheur...

— Eh bien ! regarde ce qu'il t'apporte, l'apprenti pêcheur.

En même temps le jeune homme étalait le contenu de son filet devant la vieille servante, qui poussa une exclamation de surprise.

Elle n'en croyait pas ses yeux.

— C'est bien Dieu possible ! fit-elle ensuite. Il a dévalisé la Marne !... En voilà du poisson pour de vrai ! Et vous avez pêché ça tout seul ?

— Nous étions deux... Ma ligne et moi.

— Eh bien ! pour votre récompense je vais vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir... Nous aurons quelqu'un à dîner...

— Fabien... s'écria Paul. Je lui avais écrit...

— Ce n'est point M. de Chatelux...

— Mon père, alors ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Il y a envoyé une dépêche que je me suis permis de lire... il arrivera par le train de six heures et demie... Vous n'avez que le temps de courir le chercher à la gare.

— J'y vais... Ah ! oui ma vicille Madeleine, voilà une bonne nouvelle !

S'étant débarrassé de ses outils de pêche, Paul prit sa course dans la direction de la rivière, sauta dans son bateau, et dix minutes plus tard il était à la gare de Saint-Maur où il embrassait son père qui descendait du train.

Raymond, après avoir fait de nombreuses courses dans Paris, n'avait pu résister au désir d'aller voir son fils.

Il arrivait juste à l'heure indiquée par sa dépêche.

Après avoir répondu avec effusion aux étreintes de Paul, il le regarda très attentivement et il lui sembla que, depuis deux jours qu'il ne l'avait vu, l'apparence extérieure s'était déjà modifiée d'une façon satisfaisante.

Le jeune homme raconta dans tous ses détails la pêche miraculeuse à laquelle nous avons assisté, mais il eut grand soin de ne pas dire un seul mot de son entrevue avec l'inconnue mystérieuse.

Pourquoi ?

La Marne fut traversée et le père et le fils gagnèrent l'habitation où Madeleine préparait leur repas.

La brave servante manifestait le débordement de sa joie par de vieux refrains du temps de sa jeunesse chantés d'une voix chevrotante.

Le dîner fut gai, quoique Raymond eût annoncé qu'il lui faudrait retourner le soir même à Paris ; mais la promesse faite par lui de revenir à bref délai rendait moins pénible l'idée de la séparation.

Cette séparation eut lieu vers dix heures.

Raymond embrassa son fils, qu'il ne voulut point autoriser à le reconduire, serra la main de Madeleine et partit.

Paul, qu'une journée très active avait nécessairement fatigué, se mit au lit aussitôt après son départ.

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs en affirmant que, malgré sa fatigue, il ne dormit guère.

Dans un état de demi-assoupissement, qui n'était ni la veille absolue ni le sommeil complet, il rêva de la *Née aux saules* ; c'est ainsi qu'il appelait la jeune fille dont il ignorait le nom, mais dont l'imagination remplissait sa pensée.

— Je veux la revoir, murmurait-il. Je la reverrai... Demain je retournerai à la pêche... J'attacherai ma barque au même endroit des saules... Elle viendra sans doute lire au bord de l'eau... Pourquoi ne viendrait-elle pas ?... Pourquoi ne désirerait-elle point ma présence comme j'ai soif de la sienne ? Il me semble que mon cœur lui appartient tout entier et pour toujours... Pourquoi ne me donnerait-elle pas, en échange, une part du sien ?

Puis il se posait ces questions, auxquelles naturellement il ne pouvait répondre :

— Est-ce une fille ?

— Est-elle mariée ?

— Est-elle veuve ?

— Elle porte des vêtements noirs. De qui est-elle en deuil ? Est-ce un père ? est-ce un mari ?

Et mille pensées confuses s'entrechoquaient dans l'esprit févreux du jeune homme, et son imagination atterrit des châteaux en Espagne, comme il arrive toujours au début d'un premier amour, et même bien souvent d'un second.

À la pointe du jour seulement il s'endormit tout à fait, mais d'un sommeil agité, peuplé de songes où passait et repassait sans cesse le visage adorable de Marthe.

Si le fils de Raymond gardait dans sa mémoire, et surtout dans son cœur, le souvenir de l'entrevue à laquelle nous avons assisté, ce souvenir n'était ni moins présent, ni moins précieux, à l'esprit et au cœur de Marthe.

Elle aussi pensa tout le jour au jeune pêcheur inconnu. Elle aussi, elle en rêva toute la nuit, et de même qu'il se disait : *Je veux la revoir !* elle murmurait :

— Je serais bien malheureuse s'il fallait ne plus le revoir ! Pourvu qu'il revienne !

À huit heures du matin Paul se leva, s'habilla et descendit.

Madeleine était déjà, malgré son âge, debout depuis longtemps, et elle avait préparé le premier déjeuner du jeune homme.

Paul mangea peu et, dès qu'il eut fini ce frugal repas, prit son chapeau.

— Vous sortez... déjà ? s'écria la vieille servante un peu surprise.

— Comme tu vois, ma bonne Madeleine...

— Où pouvez-vous aller si matin ?

— Renouveler ma provision d'amores...

— Vous comptez donc pêcher encore aujourd'hui ?

— Mais, certainement !... aujourd'hui, demain, et tous les jours...

— Alors, ça devient une passion, la pêche ?

— C'est au moins pour moi un plaisir très vif...

— Mon bon Dieu, qu'est-ce que nous allons faire de tout le poisson que vous prendrez ?...

— Je le mettrai dans le compartiment percé de trous du bateau... il s'y conservera vivant...

Puis le jeune homme, muni de son pot à vers rouges, et de sa boîte de fer blanc, traversa la rivière pour aller faire ses emplettes chez Tardif, le marchand d'outils et d'accessoires de pêche.

Ce n'était pas là, d'ailleurs, le seul motif de sa sortie matinale.

Il voulait tâcher de savoir qu'elle était la jeune femme avec qui, la veille, il avait causé. La *Née aux saules* :

Près du bateau de blanchisseuses où il avait amarré son bateau, il rencontra le patron du restaurant de l'île qui lui demanda, en le saluant :

—Eh bien, monsieur, êtes-vous content?... Avez-vous fait une bonne pêche, hier?

—Ma foi, je n'ai pas à me plaindre, et plus d'un pêcheur émérite aurait pu jalouser l'heureuse chance du pêcheur novice...

—Où vous étiez-vous placé?... Sur les trains de bois, sans doute?

—Non, en face.

—Ah! ah!... le long des saules du *Petit-Castel*... entre les deux bras de Marne...

—C'est cela même... J'avais attaché mon bateau à l'un des saules de la propriété que vous nommez le *Petit-Castel*... A qui appartient-elle, cette propriété? ajouta Paul, charmé du tour que prenait la conversation.

—Je ne saurais vous le dire...

—Comment, vous, fixé dans le pays!...

—Je sais bien à qui elle appartenait, mais elle a été vendue, et depuis peu de temps elle est habitée par l'acquéreur... Un étranger, à ce qu'on prétend... Voilà l'unique renseignement qu'il me soit possible de vous donner...

—Vous ignorez jusqu'au nom de cet étranger?

—Absolument.

Paul poursuivit son chemin en se disant que ce qu'il ne pouvait pas apprendre là, il l'apprendrait ailleurs.

En conséquence, au lieu d'aller chez Tardif il déposa dans une touffe d'herbe, au bord de l'eau, les récipients dont il s'était muni, et gagna la route de Gravelles qui devait le conduire en face de la propriété.

Il la reconnut facilement, mais la grille et la petite porte était closes et, à droite ou à gauche, aucune habitation dont il put questionner les habitants.

Il restait sur la route, immobile et fort déçû, et au bout de quelques minutes il allait prendre le parti de se retirer lorsque la porte bâtarde s'ouvrit, et un homme vêtu en ouvrier sortit du parc.

Paul alla vivement à lui, et lui dit :

—Voulez-vous monsieur, avoir la complaisance de m'apprendre à qui appartient la propriété dont vous sortez?

—Je vous l'apprendrais bien volontiers, monsieur, si je le savais, répondit l'ouvrier en riant; mais je ne le sais pas...

—Vous y travaillez, cependant...

—Oui, depuis avant-hier...

—Et vous ignorez le nom de celui qui vous emploie?

—Celui qui m'emploie est un entrepreneur, M. Domichel...

je ne connais que lui...

—Au moins, vous avez vu le propriétaire?...

—Ni vu, ni connu... Il n'y a là-dedans, pour le quart d'heure, qu'une jeune personne, demoiselle ou dame... Mais, par exemple, je puis bien jurer que je n'en ai jamais rencontré et que je n'en rencontrerai jamais de pareille! Oh! quant à ça, une vraie tête de sainte Vierge ou d'ange, comme dans les tableaux en peinture...

—Est-ce la maîtresse de la maison?

—Peut-être oui, peut-être non... peux pas vous dire...

Paul comprit que de ce côté non plus il n'y avait rien à apprendre, et remercia l'ouvrier qui s'éloigna.

—Allons, pensa le jeune homme, il faut compter sur le temps et sur le hasard pour me renseigner... Questionner les gens plus longtemps ne me mènerait à rien et serait ridicule...

Rebroussant aussitôt chemin, il courut chercher ses boîtes amorces dans la touffe d'herbes où il les avait déposées, alla chez Tardif se munir de vers rouges et d'asticots, et se dirigea vers la maisonnette où son déjeuner l'attendait.

Il lui tardait de retourner à sa place de pêche, non pour y capturer quelque brème géante ou quelque brochet monstre, mais dans l'espoir d'y revoir celle qui lui était apparue la veille.

Aussi mit-il les morceaux doubles, et aussitôt après avoir terminé il se rendit à son poste, sous les saules, amorçant sa ligne et la jetant à l'eau, mais sans presque regarder si le poisson mordait.

La pêche ce jour-là, pour lui, n'était qu'un simple prétexte, lui permettant de rester en sentinelle le long des berges du petit parc.

* * *

Jacques Lagarde avait dit à Pascal qu'il fallait redoubler d'activité pour que l'installation dans l'hôtel de la rue de Miromesnil pût avoir lieu avant la fin des huit jours demandés par les décorateurs et les tapissiers au secrétaire du docteur Thompson.

Pascal s'était empressé de prendre des mesures radicales dont la principale consistait à répandre l'argent sans compter.

Il espérait gagner deux jours.

En effet, peu de choses restaient à faire.

Le nombre des ouvriers avait été doublé, et le travail marchait avec une rapidité presque invraisemblable.

Le libraire-bouquiniste Antoine Fauvel s'était montré d'une scrupuleuse exactitude.

Le lendemain de la visite du docteur Thompson à la rue Guénégaud, il apportait la collection de livres de science destinés à garnir les rayons des corps de bibliothèque de l'hôtel.

Jacques le reçut d'une façon particulièrement aimable, lui paya la somme convenue, et lui demanda si bientôt il serait en possession des volumes rares et précieux dont il avait parlé.

Fauvel promit de l'avertir aussitôt que ces volumes se trouveraient entre ses mains.

Le docteur Thompson parut se contenter de cette promesse.

Il lui fallait le *Testament rouge* à tout prix, mais il comptait bien l'avoir à bon compte, c'est-à-dire sans bourse délier, et il laissait aller les choses, se gardant de rien brusquer.

Jacques avait surveillé les derniers travaux de la rue Miromesnil.

Il lui fallait maintenant songer à ceux du *Petit-Castel*.

Là était pour lui le point capital.

Aussi, dès le lendemain il partit pour Saint-Maur afin de voir Marthe et de s'assurer par ses propres yeux que les ouvriers de l'entrepreneur Demichel ne perdaient pas leur temps.

Lorsqu'il y arriva il eut le plaisir de constater que tout marchait aussi vite même qu'il n'aurait osé le prévoir et l'espérer, et l'entrepreneur lui-même, qui se trouvait là, lui promit que sous trois jours tout serait terminée, si le tapissier de Paris, auquel il avait écrit d'envoyer un ouvrier pour capitonner les portes, ne se mettait pas en retard.

II

Marthe était enchantée de la visite du docteur Thompson pour laquelle elle éprouvait, nous le savons, autant de sympathie que de reconnaissance; avec une expansion candide elle lui témoignait le plaisir qu'elle avait à le voir.

—Moi aussi je suis heureux, bien heureux de me trouver auprès de vous, chère enfant, répliqua le médecin. J'ai pour vous l'affection la plus tendre... la plus paternelle... et vous savez pourquoi... ajouta-t-il en étouffant un soupir de commande.

Puis il demanda :

—Comment avez-vous passé ces deux jours?

—Mais très bien...

—Point d'ennui?...

—Pas un seul instant d'ennui, quoique Mme Angèle, si bonne pour moi, me manque beaucoup, j'en conviens...

—Qu'avez-vous fait de votre temps?

—Je me suis promené, j'ai regardé travailler les ouvriers et je suis allée lire dans le parc...

—Vous avez donc des livres?

—J'en ai trouvé quelques-uns dans la petite Bibliothèque de la villa.

La fille de Péline se garda bien de parler de l'incident un peu romanesque de la veille, de son livre tombé dans le bateau du jeune pêcheur, ni de l'entrevue qui avait été le résultat de cet incident.

—Votre isolement ne sera plus désormais de longue durée, ma chère enfant, reprit Jacques, l'ennui n'aura pas le temps de se glisser dans votre existence trop monotone... d'ici à deux jours vous viendrez habiter Paris avec nous...

Marthe, en apprenant cette nouvelle, sentit son cœur se ser-

rer.

—Déjà!... s'écria-t-elle naïvement.

—En êtes-vous donc fâchée? demanda Jacques très surpris de cette exclamation.

La jeune fille avait eu le temps de se remettre.

—Vous ne pouvez croire que j'en sois fâchée... répliqua-t-elle. Seulement, d'après ce que vous m'aviez dit, je ne m'attendais pas à une installation si prompte... Je pensais qu'il y avait beaucoup à faire à Paris.

—Vous ne vous trompez pas, mais tout a marché vite, grâce aux soins et à la surveillance incessante de Pascal Lambert, mon secrétaire. Votre chambre est prête, et si l'hôtel n'était pas encombré d'ouvriers de toute sorte, qui en rendent le séjour fort désagréable, je vous aurais ramenée aujourd'hui même avec moi...

L'orpheline devint un peu pâle.

—Partir si vite! se disait-elle. Alors je ne le verrai plus...

—Mais il ne vous faudra maintenant qu'un peu de patience, poursuivit Jacques; après-demain, selon toute apparence, vous rejoindrez ma cousine Angèle...

—Je serai ravie de l'embrasser... Mais laissez-moi m'occuper de vous, monsieur le docteur. Avez-vous déjeuné?

—Non, et j'ai compté que nous déjeunerions ensemble.

—Alors, je vais envoyer Mariette courir aux provisions...

—Inutile...

—Comment?... Il n'y a presque rien ici...

—Peu importe... j'ai décidé que nous irions tous deux prendre notre repas dans un restaurant des environs... Ce sera pour vous une distraction...

—Vous êtes trop bon pour moi, monsieur le docteur.

—On ne saurait l'être trop... Vous êtes digne de la plus affection, chère enfant... ma chère fille...

En prononçant ces derniers mots, Jacques Lagarde avait grande pris les mains de l'orpheline.

Il l'attira doucement à lui et posa ses lèvres sur son front. C'était la première fois que le médecin se permettait une caresse.

Marthe se sentit heureuse de cette nouvelle marque d'attachement.

Le docteur venait de l'appeler sa fille.

Dans le baiser qu'elle recevait elle voyait le baiser d'un père retrouvant en elle la vivante image de l'enfant adorée qu'il avait perdue.

Telle était l'impression de Marthe.

Celle de Jacques fut toute différente au moment où ses lèvres touchaient le front de la jeune fille.

Le contact de cette chair virginale le fit tressaillir. Il lui sembla que son sang devenait plus chaud, que son cœur battait plus vite et qu'une sorte d'ivresse montait à son cerveau.

Ce vertige n'eut d'ailleurs que la durée d'un éclair.

Jacques repoussa doucement Marthe et la regarda avec une sorte de terreur.

—Je vais m'approprier... dit l'orpheline.

—C'est cela, chère enfant... Je vous attendrai ici.

—Et ne vous impatientez pas... Je ne vous ferai guère attendre...

L'orpheline sortit.

Tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, Jacques la suivit des yeux.

Quand elle eut refermé derrière elle, il murmura presque inconsciemment ces mots, qui renfermaient tout un monde de pensées:

—Elle est belle à faire peur!!...

En ce moment, un bruit de cloche résonna vigoureusement dans la cour.

On sonnait à la grille.

Un ouvrier, quittant le mortier qu'il était en train de gâcher, alla ouvrir.

Sur le seuil se tenait un jeune homme paraissant avoir dix huit ou dix-neuf ans. Ce jeune homme, coiffé d'un foutre mou, tenait à la main un petit paquet.

—Bonjour... dit l'arrivant à l'ouvrier qui venait de lui ouvrir. C'est bien ici la maison que l'on nomme le *Petit-Castel*?

—C'est bien ici...

—Eh! bien, alors, je suis à destination, ce qui fait mon affaire...

Et le jeune homme entra dans la cour.

Jacques Lagarde, d'une fenêtre du rez-de-chaussée, avait vu ce qui se passait et entendu ce court dialogue.

Il sortit.

—Vous demandez quelque chose, mon ami?... dit-il au nouveau venu.

—Oui, monsieur... je demande le *Petit-Castel*, et paraîtrait que je suis arrivé...

—En effet... Qu'y venez-vous faire?

—Je viens de la part de M. Barbin, tapissier, mon patron, pour exécuter ici un travail de mon état.

—Ah! oui... des portes à capitonner...

—C'est bien ça.

—Malheureusement l'entrepreneur n'est point là pour vous donner les explications nécessaires... il ne sera de retour que dans une heure.

—En ce cas, je vais poser mes outils n'importe où... j'irai déjeuner et je reviendrai...

—Ne vous mettez pas en retard... il s'agit d'une besogne pressée.

—Soyez paisible... Le temps de manger un morceau arrosé d'un verre de piccolo et je rapplique...

Le jeune homme posa son petit paquet sur l'appui d'une fenêtre, salua et se retira.

Marthe reparut, prête à sortir, son chapeau sur sa tête, ses gants aux mains.

Jacques Lagarde lui offrit son bras et tous les deux prirent le chemin du restaurant de l'île où nous avons déjà conduit nos lecteurs.

Quand ils y arrivèrent, la petite table de l'une des tonnelles se trouvait occupée par un jeune homme et une jeune fille. Le jeune homme n'était autre que l'ouvrier tapissier qui venait de se présenter au *Petit-Castel*.

En reconnaissant le monsieur à qui il avait parlé et pour le compte de qui, sans doute, il allait travailler, il le salua et lui dit:

—Vous venez faire comme nous, monsieur?

—Oui... répondit Jacques. Vous voyez...

Et il alla se placer avec Marthe dans un bosquet voisin.

—Virginie, tu as commandé?... fit le jeune tapissier en s'adressant à sa compagne.

—Oui, et n'aie pas peur... j'ai commandé quelque chose de bien... un petit repas vraiment chic... y aura de la friture.

—Bravo!... D'abord, moi, je l'idole, la friture!...

—Ah! comme c'est joli, ici, crois-tu? reprit Virginie, je voudrais que tu aies de l'ouvrage de ces côtés-ci pour plusieurs jours... j'apporterais mes confections et, en t'attendant, je tirerais l'aiguille sous les grands arbres...

—Oui, ma Ni-nie, mais par malchance je n'ai qu'un travail d'une journée... Une journée et demie au plus... Seulement, si t'es bien sage, demain nous viendrons de bonne heure, nous déjeunerons encore ici, et quand j'aurai fini de bûcher, nous irons faire une partie en bateau sur la rivière...

—C'est cela... adopté!... La promenade en bateau, c'est mon rêve!...

—Dis donc, Ni-nie!...

—Quoi, Médée?

—Si nous prenions un apéritif avant de déjeuner?...

—Oh! Médée, tu sais, pas de bêtises!... répliqua vivement la jeune fille... En mangeant, tout ce que tu voudras... Mais pas d'absinthe, pas de liqueurs... Toi qu'es si gentil à jeun,

quand tu bois des alcools tu deviens mauvais comme un âne rouge...

—Suffit ! suffit, Ni-nio ! En v'la assez ! N'en parlons plus...

Un garçon et une servante venaient apporter le déjeuner commandé par Mlle Virginie et, en même temps, prendre les ordres de Jacques Lagarde.

Amédée et sa compagne commencèrent leur repas...

En ce moment un vieux bateau disloqué aborda l'île, et de ce bateau descendit un jeune homme tenant sur l'épaule un filet de pêche dans lequel frétilaient des myriades de garçons et de goujons.

C'était La Fouine, de son nom de famille Jules Boulenois. Jacques Lagarde le reconnut du premier coup d'œil et lui dit, lorsqu'il passa près du bosquet où il se trouvait avec Marthe :

—Eh bien, philosophe, toujours à la pêche à ce qu'il paraît ?

—Toujours, m'sieu, répondit La Fouine.

Puis il ajouta, en montrant son filet plein :

—Et ça a mordu, ce matin, un peu gentiment ! Chançard comme un vrai Bidard !

En entendant la voix du pêcheur, Amédée, l'ouvrier tapissier, s'était retourné vivement pour regarder celui qui parlait.

—Boulenois !... s'écria-t-il. Ah ! par exemple, elle est forte, celle-là !

La Fouine, à son tour, jeta les yeux sur le bosquet où on venait de prononcer son nom, poussa une exclamation joyeuse, courut au tapissier et lui serra la main.

—Amédée ! fit-il ensuite, Amédée Duvernay ! Si je m'attendais !... Ah ! par exemple, elle est bien bonne !..

Jacques Lagarde eut peine à réprimer un mouvement de surprise.

Ce nom d'Amédée Duvernay venait de lui apprendre qu'il se trouvait de nouveau en présence de l'un des jeunes gens nés le 10 mars 1860 dans le sixième arrondissement de Paris, et inscrits sur le testament du comte de Thonnerieux.

—Parole d'honneur, mon vieux camarade, je suis bigrement content de te voir ! poursuivit Jules Boulenois en serrant de plus en plus fort la main d'Amédée. Il y a six mois, au moins, qu'on ne s'est rencontré et qu'on n'a trinqué ensemble !... Comme ça, te voilà en ballade par ici...

—Je viens pour un travail... répliqua le tapissier. C'est mon patron qui m'envoie, et avant de m'y mettre, je casse une croûte... tu prendras bien un verre avec nous...

—Un et même deux, mon vieux !... Est-ce que vous avez commandé de la friture au mastroquet ?..

—Mais, bien sûr... répondit mademoiselle Virginie.

—Elle n'est peut-être pas encore dans la poêle... reprit La Fouine, c'est moi qui vais vous l'offrir... vous serez sûrs de la manger fraîche et, si ça vous est égal, je déjeunerai avec vous.

—Ça nous fera plaisir... dit Amédée, en se reculant pour faire place à côté de lui à Jules Boulenois.

Le propriétaire du restaurant de l'île arrivait en ce moment près d'eux, passant son inspection de maître de maison.

La Fouine l'appela :

—Et dites donc, patron, fit-il en lui montrant son poisson, j'ai livrés à soixante-quinze, total : six francs quinze sous...

prenez le paquet et faites-nous confectionner une friture satante !... C'est moi qui la paye... Et qu'on mette un couvert de plus avec du vin bouché, s. v. p.

—On va vous soigner ça, monsieur La Fouine...

Le restaurateur prit le filet et s'en alla en riant, tandis qu'un garçon venait ajouter un couvert...

—Comme ça, mon vieux, reprit Jules Boulenois, tu viens par ici faire ton métier... As-tu du travail pour longtemps ?

—Pour aujourd'hui et demain, pas plus...

—Et tu retourneras ce soir coucher à Paris ?..

—Bien entendu, à moins que tu n'aies par ici un petit pied-terre à m'offrir...

—Oh ! moi, tu connais mon système... payer un loyer, c'est sûr. On y va de sa monnaie et qu'est-ce qu'on a sur sa

tête ? un plafond blanchi à la chaux... J'aime mieux le plafond de la nature avec son illumination d'étoiles... La nuit je pêche, et le jour je pique un sommeil sur la belle herbe fraîche qui sent bon...

—Toujours, le même ! Ah ça, mais, quand donc seras-tu raisonnable ?

—Raisonné !... Je le suis plus que quiconque, puisque je fais des économies de logement ! A ta santé, mon vieux !... à la vôtre, mademoiselle !..

Les trois verres se choquèrent.

La Fouine reprit :

—Et où vas-tu travailler ?

—A deux pas d'ici, dans une maison qu'on appelle le *Petit-Castel*...

—Connu. Une propriété très chic ! Je vois ça en pêchant, moi... C'était à vendre... On a donc acheté ?

—Paraît, répondit Amédée, je crois bien que c'est le nouveau propriétaire qui déjeune en compagnie d'une dame dans le bosquet voisin...

III

Jules Boulenois se pencha, de manière à jeter un coup d'œil sur le berceau désigné par Amédée.

—Ce particulier-là... dit-il ensuite, je le connais... je l'ai déjà rencontré une fois... nous avons même jaboté ensemble... Point piquée de hannetons, la jeune dame ! J'en ai pas souvent vu de pareille !... Sans vous offenser, mademoiselle, et sans comparaison ! ajouta-t-il en saluant Virginie.

—Ça doit être sa fille... répliqua celle-ci, en regardant Marthe. Ah ! elle est rudement belle !..

—Je te crois qu'elle l'est ! appuya Médée avec conviction.

—On ne te demande pas ton avis, à toi ! fit Mlle Virginie avec une moue significative. Mange et bois... ça vaudra mieux que de te donner le torticolis à essayer de voir derrière ton dos les beaux yeux de cette demoiselle.

—Oh ! la ! la ! plus que ça de jalousie à la clef ! dit l'ouvrier tapissier en riant. Pire qu'une tigresse, alors ! Ni-nie, ne te mets pas la cervelle à l'envers pour des bêtises !... Tu sais bien que je t'idole !

L'entretien fut interrompu par l'arrivée d'un jeune homme qui venait d'entrer dans l'île, et qui s'approchant des causeurs, leur demandait :

—Voudriez-vous me dire, messieurs, où je pourrais trouver un bateau pour traverser la Mère ?

Jacques Lagarde avait les yeux fixés sur le nouveau venu. En le voyant s'approcher de la table de la Fouine et d'Amédée Duvernay, il prêta l'oreille.

—Mais, si je ne me trompe, s'écria l'ouvrier tapissier, c'est monsieur Fabien de Chatelux qui nous fait l'honneur de nous parler...

—En effet... répondit le jeune homme, et maintenant, messieurs, je vous reconnais très bien tous les deux ! Vous êtes Amédée Duvernay et Jules Boulenois, nés le même jour que moi, et protégés, comme moi, du comte de Thonnerieux...

—Fabien de Chatelux ! murmura Jacques Lagarde dont le visage exprimait un étonnement grandissant, que singulier hasard réunit ainsi près de moi trois des héritiers du comte !

Le pseudo-Thompson ne se doutait guère qu'une quatrième héritière, Marthe Grandchamp, se trouvait plus près encore. L'orpheline avait tressailli en entendant le nom du comte de Thonnerieux.

Ce nom lui rappelait la médaille d'or engagée au Mont-de-Piété de Joigny, et ces espérances de fortune dont sa pauvre mère parlait si souvent.

Elle regarda les trois jeunes gens à la dérobée, avec un grand trouble.

Jacques Lagarde, dont l'attention était ailleurs, ne vit pas ce regard et ne remarqua point ce trouble.

—Et vous vous promenez par ici, monsieur Fabien ? demanda la Fouine au vicomte de Chatelux.

—Je viens visiter un de mes amis que vous devez connaître, car il se trouve dans les mêmes conditions que nous . .

—Qui ça ? fit Amédée.

—Paul Fromental . . .

—M. Paul Fromental . . . dit Jules Boulenois. Parbleu, oui, je le connais. Je l'ai vu tout à l'heure . . il était dans son bateau, amarré sous les saules du *Petit-Castel*, au coin de l'île, en train de taquiner l'ablette. Je lui ai même donné, en passant, une leçon de ferrage.

Marthe ne perdit pas une seule de ces paroles.

Les mots prononcés par Boulenois : *Amarré sous les saules du Petit-Castel*, lui causèrent une impression profonde.

Elle pensa au jeune pêcheur dont la rencontre avait peuplé de rêves étranges son sommeil de la nuit précédente, et fait battre son cœur comme il n'avait jamais battu.

—Alors, reprit Fabien, je pourrai sûrement le trouver en allant en barque au coin de l'île ?

—Oh ! sûrement . . . répondit Jules Boulenois.

—Et qui m'y conduira ?

—Moi, si vous voulez, m'sieu Fabien, et ce sera avec bien du plaisir . . . Mais rien ne vous presse . . . Nous ferez-vous l'honneur de trinquer avec nous ?

—C'est que je ne voudrais pas m'attarder, dit le jeune comte que cette proposition laissait hésitant.

—Faites ça pour nous, monsieur Fabien, appuya l'ouvrier tapissier. Nous sommes nés tous les trois le même jour, que diable ! ça rapproche les distances ! Si vous ne voulez pas boire de vin, acceptez un verre de bière . . .

M. de Chatelux n'osa refuser.

—Allons, soit . . . murmura-t-il avec résignation en s'asseyant à côté de Mlle Virginie, tandis que Jules Boulenois courait au restaurant chercher une cannette et un verre. Eh bien, Amédée, poursuivit-il, que faites-vous ?

—Je travaille de mon état de tapissier, monsieur Fabien.

—Chez votre père ?

—Non . . . Le père avait le caractère un peu fantasque, et la main beaucoup trop lestée . . . Je me suis mis chez un patron où travaille Virginie, ma prétendue . . . Salue M. Fabien, Virginie . . .

La jeune fille, devenue rouge comme une pivoine quoiqu'elle possédât une jolie dose d'aplomb, salua timidement.

—Oh ! elle est honnête fille, allez ! poursuivit Amédée. Nous avions un fort beguin l'un pour l'autre, et nous voulions nous marier tout de suite . . . Le père a refusé son consentement sous prétexte que j'étais trop jeune . . . Ninie travaille d'arrache-pied, moi je ne flâne pas . . . Nous nous accordons le mieux du monde et, dès que je serai majeur, en avant la publication des bans à la mairie . . . Pas vrai, Ninie ?

—Oui, Médée . . .

La Fouine reparut, chargé d'une bouteille et d'un verre.

—Voici la cannette . . . dit-il, je vas vous verser ça, sans faux-col . . .

Et il remplit de bière la chope qu'il présenta à Fabien.

Les verres se choquèrent.

—Enfin, vous êtes heureux ? reprit Fabien en s'adressant à Virginie et à Amédée.

Ce fut ce dernier qui répondit :

—Si nous sommes heureux ? je vous crois que nous le sommes !

—Ah ! oui ! dit la Fouine ! Avoir à moi un canot tout neuf . . . une maisonnette sur le bord de l'eau . . . jeter l'épervier . . . tendre des masses et des verveux . . . le voilà, mon rêve ! le voilà ! Encore deux ans à attendre et nous pourront avoir pignon sur rue et une jolie fiole de Chablis première, tous les matins à déjeuner ! . . . Ah ! le Chablis première ! quel aimable piqueton ! . . .

—Quand Médée aura hérité, fit Mlle Virginie avec élan, nous nous marierons, car ses rentes ne l'empêcheront pas de m'épouser, au contraire ! il me l'a juré ! . . . alors, nous achèterons un petit bien à la campagne, nous planterons nos choux et nous élèverons des canards, des oies, des dindons, des poules et des lapins . . .

—Voilà comme ça se jouera, reprit Jules Boulenois. Le jour où j'aurai tout au juste vingt et un ans, je filerai rue de Vaugirard, j'irai droit à l'hôtel du comte de Thonnerieux, je présenterai à ce vieux brava homme ma médaille. Elle ne me quitte jamais, ni le jour, ni la nuit ! Elle est là ! . . . Boulenois frappait sur sa poitrine, et je lui dirai : M'sieu le comte, voici mon passeport et ma feuille d'identité bien en ordre . . . Si c'était un effet de votre grande bonté de m'abouler pas mal de *fiflots garatés* et autres monnaies, ça me ferait plaisir . . .

—Amédée fera la même chose, exactement ! dit avec volubilité Mlle Virginie. Quand il aura vingt et un ans je lui remettrai sa médaille que je porte toujours sur moi, crainte qu'il ne la perde, il ira trouver son vieux protecteur, et il encaissera notre dot . . . je dis *notre* parce qu'elle servira pour nous marier . . .

—Tiens ! tiens ! mam'selle, c'est vous qui portez l'amulette ! s'écria la Fouine en voyant la jeune fille tirer de son corsage où il reposait le disque d'or enfoncé dans un sachet et soutenu par une mince chaîne d'argent.

—Oui, ma vieille, répondit Amédée, j'ai la tête près du bonnet . . . je me cogne assez souvent . . . je me fais même quelquefois mettre au violon pour cause de batteries . . . Virginie s'est dit qu'on pourrait facilement, dans une bagarre, me chiper l'objet, elle s'en l'est passé au cou en guise de collier, et je te garantis que celui qui viendrait pour y toucher serait bien reçu ! . . .

—Je ne vous dis que ça ! appuya Virginie. On ne met pas les mains là ! . . .

Toutes les phrases qui précèdent s'étaient enchaînées si rapidement que Fabien de Chatelux n'avait pu placer un seul mot.

Un instant de silence ayant succédé aux dernières paroles de Virginie, il trouva moyen de parler.

—Plus je vous écoute, fit-il, et plus mon étonnement grandit . . . Ah ça ! vous ne savez donc pas ce qui s'est passé depuis moins d'un mois ? ?

Jacques et Marthe, sous le cerceau voisin, prêtaient l'oreille avec un redoublement d'attention, avons-nous besoin de l'affirmer.

—Quoi donc ? demandèrent à la fois les deux hommes et Virginie, non sans inquiétude, qu'est-ce qui s'est passé ?

—D'abord, le comte de Thonnerieux est mort . . .

—Mort ! ! répétèrent les trois auditeurs stupéfiés.

—Oui, et ensuite son vieux valet de chambre, Jérôme Villard, a été arrêté . . .

—Arrêté ! s'écria Jules Boulenois. Pourquoi ça ? Est-ce qu'on le soupçonne d'avoir assassiné son maître ? . . .

—Non, mais on l'accuse d'avoir dérobé une partie de la fortune du comte et d'avoir fait disparaître le testament . . .

—Comment ? fit Amédée devenu très pâle. Nous aurions conservé nos médailles pour le roi de Prusse ! On a subtilisé le testament du comte de Thonnerieux ! . . .

—Nous sommes volés, alors ! . . . volés comme dans un bois ! ajouta Virginie.

—Mais on peut réclamer . . . dit la Fouine.

—Hélas ! répliqua Fabien, à moins que Jérôme Villard n'avoue son crime et ne restitue le testament, s'il ne l'a point détruit, tout espoir semble bien compromis à cette heure.

Amédée, Jules Boulenois et Mlle Virginie se regardèrent en silence.

Ils avaient la mine piteuse d'héritiers à qui l'on vient d'annoncer que le défunt ne leur laisse pas un sou.

Marthe pensait :

—Pauvre mère . . . si elle vivait encore, quelle déception elle éprouverait ! . . . Elle avait tant compté sur cette fortune qui disparaît . . .

—Gredin de Jérôme Villard ! s'écria tout à coup Boulenois en frappant du poing sur la table, moi qui rêvais un si joli bateau !

—Si la médaille ne signifie plus rien, inutile de la conserver, fit Virginie. Amédée, tu la vendras pour m'acheter un armoire à glace . . .

—Jamais de la vie, ma fille ! On ne sait pas ce qui peut arriver... On retrouvera peut-être le testament... Si ça arrivait et que nous n'ayons plus la médaille, vois-tu d'ici le nez que nous ferions ? Non, mais le vois-tu ce nez ? Ça n'est point gênant à ton cou... Garde-la donc avec un soin minutieux ! Moi, je mourrais de faim à côté ! Est-ce que je n'ai pas raison, monsieur Fabien ?...

—Vous avez parfaitement raison... répliqua le jeune homme. On regrette souvent d'avoir manqué de prudence, jamais d'en avoir eu trop.

—Nom d'un barbillon !... grommela La Fouine, en roulant une cigarette; tout de même, c'est n'avoir pas de chance !

—Si nous sommes ruinés avant d'avoir été riches, ça n'est pas le cas d'oublier le travail, dit Virginie à Amédée. Va-t'en donc où tu as à faire... moi je vais payer ici, et je t'attendrai en me brodant un col... j'ai apporté tout ce qu'il me faut...

La Fouine intervint.

—Vous savez que je paye moitié, fit-il.

—Vous vous souvenez, j'espère, que vous avez promis de me conduire près de mon ami Paul Fromental ? demanda Fabien.

—Ça sera l'affaire de trois secondes... justement voilà le patron... On va régler la *douloureuse*, et nous filerons...

Les comptes furent bientôt terminés et Amédée partit pour le *Petit-Castel*, tandis que la Fouine faisait monter en bateau Fabien de Chatelux et le menait rejoindre Paul dont les yeux ne cessaient d'interroger la berge où il comptait voir apparaître l'enchanteresse de la veille.

Certes, l'arrivée de Fabien lui causa une joie très grande, mais à cette joie se mêlait une contrariété tout aussi grande. Il n'était plus soulagé.

Il allait falloir s'occuper de son ami, par conséquent renoncer pour ce jour-là à toute espérance d'entrevue avec la *Fée aux saules*...

Paul aimait tendrement Fabien, nous le savons, mais l'amitié devient un sentiment bien pâle quand elle se trouve en parallèle avec l'amour naissant.

Bref, tout heureux qu'il fût de serrer la main du jeune comte, le fils de Raymond aurait préféré de beaucoup la lui serrer dans un autre moment.

Sous la tonnelle du restaurant de l'île, Marthe était devenue tellement rêveuse qu'il fallait que Jacques Lagarde fût singulièrement préoccupé lui-même pour ne pas s'en apercevoir.

Elle aussi trouvait étrange ce hasard qui la mettait en présence de trois des enfants nés le même jour qu'elle, et comme elle inscrivait sur ce testament qui venait de disparaître, emportant avec lui les espérances de fortune des futurs héritiers.

Mais ce n'était point de là que venait sa préoccupation la plus vive.

Elle pensait au jeune homme qu'elle avait entendu nommer Paul Fromental, et elle aurait voulu savoir si ce jeune homme était pas celui de la veille.

Pour s'en assurer il lui aurait suffi de quitter l'île, de hâter le pas, de regagner le parc du *Petit-Castel*, de se diriger vers le groupe des grands marronniers sous lesquels elle s'était assise le jour précédent et de voir de là qui Fabien de Chatelux et le pêcheur La Fouine allaient rejoindre.

Malheureusement c'était impossible.

Le docteur Thompson se trouvait près d'elle, et elle ne pouvait lui demander de hâter sa rentrée.

Jacques Lagarde se disait tout bas :

—Pauvres héritiers déçus, ce qui peut vous arriver de plus d'heureux c'est que le TESTAMENT ROUGE tombe entre mes mains car alors je toucherai tranquillement vos parts d'héritage en vous laissant en paix... Mais, si le TESTAMENT ROUGE s'échappe, il me faudra vos médailles, et alors, tant pis pour vous !

Un quart d'heure plus tard, les désirs de Marthe furent satisfaits.

Le pseudo-Thompson paya l'addition du déjeuner et reprit avec la jeune fille le chemin du *Petit-Castel* où l'entrepreneur

des travaux venait d'arriver et donnait ses instructions à Amédée Duvernay, l'ouvrier tapissier.

Une fois la grille franchie, Marthe avait quitté le docteur.

D'un pas rapide, elle traversa le parc en miniature, suivant les allées verdoyantes qui circulaient au milieu des massifs, et gagna la berge donnant sur le grand bras de la Marne espérant y trouver la solution de l'énigme qui la préoccupait.

Espérance vaine !

Aucun bateau n'était amarré sous les saules, le long de cette berge, et l'embarcation de Jules Boulenois, dit La Fouine, ne se trouvait point en vue.

L'orpheline éprouva une déception violente et revint tristement à la villa.

Le soir, Jacques retournait à Paris, emportant la certitude que dans deux jours tout serait terminé au *Petit-Castel*.

Deux jours plus tard, également, l'installation serait complète à l'hôtel de la rue de Miromesnil, et rien ne s'opposerait au retour de Marthe.

Fabien de Chatelux était venu à Port-Créteil avec l'intention de passer quelques jours auprès de Paul, ce dont Madeleine était enchantée mais ce dont Paul ne s'accommodait guère.

L'amour est, de son essence, prodigieusement égoïste. Il amoindrit autour de lui les autres sentiments, quand il ne les supprime pas de façon complète.

Or l'amour avait fait son entrée triomphale dans le cœur du fils de Raymond et le jeune homme pensait, non sans raison, que la présence de son ami entraverait de la façon la plus gênante ses allées et venues et l'empêcherait de chercher la *Fée aux saules*, puisqu'il ne voulait pas livrer son secret à Fabien.

Le mal étant sans remède, il fallait prendre son parti et ne rien laisser voir de sa contrariété.

Une partie de pêche avait été projetée pour le lendemain. Jules Boulenois devait en avoir la direction.

Il promettait aux deux jeunes gens, non pas une friture, mais une matelotte de la plus haute *respectabilité*.

Tandis que ces petits incidents se succédaient à Port-Créteil, Raymond Fromental, avec l'aide des collaborateurs choisis par lui, continuait à rechercher les auteurs des vols commis dans les bibliothèques, mais ses recherches n'aboutissaient point.

On ne relevait pas un indice ; on ne découvrait aucune trace.

Et Dieu sait, cependant, si Raymond se donnait du mal...

Il lui était permis d'espérer, nous le savons, qu'après un succès obtenu dans cette ténébreuse affaire, la requête qu'il se proposait d'adresser au ministère de la justice serait chaudement apostillée et aurait chance d'être accueillie.

Eperonné par cette espérance, le pauvre homme se multipliait et ne s'accordait pas une minute de repos.

Tous les bibliophiles, les libraires, les marchands de livres d'occasion, les bouquinistes, recevaient successivement sa visite.

Mais il avait beau questionner adroitement, tendre des pièges inédits, il n'était pas plus avancé que le premier jour.

Hâtons-nous d'ajouter que ces déceptions successives ne le décourageaient pas.

Un matin, devenu complètement méconnaissable sous un déguisement de riche Anglais, il se rendit chez un marchand, dont on venait de lui donner l'adresse, qui s'était fait une spécialité de la recherche et du commerce des livres rares.

Ce marchand, que l'on nommait Duchemin, demeurait rue Dauphine et occupait tout le premier étage d'une vaste maison.

Arrivé à cet étage, en face d'une porte sur laquelle se lisait le nom du commerçant, Raymond sonna, et au commis qui vint lui ouvrir demanda avec un accent britannique que nous nous abstiendrions de reproduire par l'orthographe :

—Monsieur Duchemin, if you please ?

—C'est ici.

—Est-il chez lui ?

—Oui, monsieur. Veuillez me suivre...

Et le commis conduisit le visiteur au cabinet du bibliophile.

Ce dernier vit, ou du moins crut voir du premier coup d'œil qu'il allait avoir affaire à un étranger, et flairant quelque aubaine, car les étrangers riches achètent beaucoup et payent fort cher, prit une physionomie de circonstance pour s'informer des motifs de la visite de ce client encore inconnu.

—Monsieur, répondit Raymond, votre réputation est venue jusqu'à moi dans mon pays qui est l'Angleterre... Comme vous, je suis passionné pour les livres rares, les éditions princeps, les incunables, et je leur consacre mon existence...

—Ah ! monsieur est bibliophile ? dit le libraire en saluant.

—Oui, monsieur... Bibliophile passionné et, si ma modestie me le permettait, j'ajouterais : bibliophile éclairé... Je réunis des trésors, non pour les garder, ma fortune, quoique assez ronde, ne me permettant pas un pareil entassement de richesses improductives, mais pour les céder à des amateurs millionnaires qui en font les bijoux de leurs collections.

—M'est-il permis de vous demander, monsieur, de quel genre de livres rares vous vous occupez plus spécialement ?... fit Duchemin.

—De tous les genres, monsieur, sans exception... répondit Raymond. Je ne demande aux livres, pour leur accorder chez moi droit de cité, que de réunir le double mérite d'une indiscutable rareté et d'une considérable valeur pécuniaire... Mes relations dans la haute aristocratie de naissance et de fortune me rendent faciles des placements de livres aux prix les plus élevés...

—Peste, monsieur, s'écria Duchemin... je vous en fais mes compliments sincères !

Le faux Anglais salua et poursuivit :

—Je suis en ce moment à Paris dans l'espoir de m'y procurer plusieurs volumes dont un de mes compatriotes, propriétaire à lui seul de tout un quartier de Londres, donnerait une somme fabuleuse, car il s'est mis en tête de les avoir dans sa bibliothèque et, vous devez le comprendre, il ne regarde à rien quand il s'agit de satisfaire un de ses caprices... On m'a parlé de vos richesses bibliographiques, et je viens vous demander si vous ne possédez pas les volumes que je cherche... Vous le voyez, je joue cartes sur table, car ce que je viens de dire vous indique surabondamment quel haut prix je compte mettre à ces volumes.

—Si je les possède, monsieur, nous ferons affaire ensemble, soyez-en convaincu, et je désire vivement les posséder... Quels sont-ils ?

—J'ai dressé une petite note...

—Veuillez la mettre sous mes yeux...

Raymond tira de son agenda une feuille de papier sur laquelle, au milieu d'un certain nombre de titres de livres rarissimes, se trouvaient ceux des ouvrages volés dans les différentes bibliothèques de Paris.

Il tendit cette note à Duchemin.

Celui-ci la prit et la parcourut des yeux.

Le faux Anglais avait ses regards rivés sur lui.

—S'il est l'un des voleurs ou des recelleurs, se disait-il, je crois impossible qu'une nuance d'émotion n'apparaisse point sur son visage au moment où il lira les titres des livres volés, or, cette émotion le trahira...

Vainement il épia.

Le visage du libraire ne trahit absolument rien.

—Vous me voyez aux regrets, monsieur, fit Duchemin après avoir lu, je ne possède aucun des ouvrages indiqués sur cette liste... Quelques-uns pourront se trouver peut-être, (je ne l'affirme pas !) Mais il en est un qu'à coup sûr vous ne trouverez point, quel que soit d'ailleurs le prix que vous y voudriez mettre !

—Pourquoi donc ?

—Parce qu'il n'en existe que trois exemplaires.

—Eh ! bien, on peut avoir l'un des trois.

—Non, par la raison que deux exemplaires se trouvent à Paris, à la Bibliothèque nationale, et le troisième à la bibliothèque d'Amsterdam...

—Le titre de l'ouvrage ?

—LE TESTAMENT ROUGE, *Mémoires du sieur de Lassèmas*.

—Soit... passons condamnation sur celui-là... mais, les autres ?...

—Je vous répète que je n'en ai pas un seul... il s'en est fallu de bien peu, cependant, que j'en possède un...

—Lequel ? demanda vivement Raymond, entrevoyant la possibilité d'une piste à saisir.

—LA VIE DU PÈRE JOSEPH, volume assurément très rare, mais moins que le TESTAMENT ROUGE...

—Qui vous a empêché de l'avoir ?

—J'ai refusé de l'acheter.

—On voulait sans doute vous le vendre trop cher...

—Ce n'est pas cela...

—Qu'est-ce donc, alors ?

Ces mots furent prononcés par Raymond d'une voix si brève, avec une intonation si étrange, que le libraire surpris regarda son interlocuteur, vit une lueur au fond de ses prunelles, et en conclut que cet inconnu pourrait bien avoir à le questionner un intérêt spécial dans lequel la bibliomanie n'entrait absolument pour rien.

Mais, comme cet intérêt n'existait point pour lui et qu'il désirait éviter des explications personnelles, il répondit assez sèchement :

—Parce que cela ne me plaisait pas.

Raymond comprit qu'il venait de commettre une maladresse.

Son désir de trouver une piste, son impatience d'obtenir une réponse catégorique, avaient éveillé de vagues soupçons dans l'esprit de Duchemin.

—Comment réparer le mal et faire parler cet homme à présent ? se demanda-t-il.

Puis, à haute voix, il ajouta :

—Je regrette fort que vous ne vous soyez pas arrangé de ce livre... je vous l'aurais payé sans marchander, quel qu'en fût le prix...

—Ce qui est fait est fait, répliqua le libraire. Voici votre liste, monsieur ; elle m'est inutile, puisque je ne suis détenteur d'aucun des livres qui la composent...

En même temps, il présentait la feuille de papier au faux Anglais.

Celui-ci reprit :

—Ne pourriez-vous au moins me dire, monsieur, où je trouverais cet exemplaire de la *Vie du Père Joseph* qui vous a été offert ?

—Cela m'est impossible.

—Pourquoi ?

—Parce que la personne qui me l'a présenté m'était inconnue.

—C'est pour cela, peut-être, que vous avez refusé de traiter avec elle ?..

—C'est du moins une des raisons...

—Peut-être aussi supposiez-vous que le précieux volume avait été volé ?..

En formulant cette question, Raymond regardait le libraire avec une fixité si grande qu'il semblait vouloir le magnétiser.

Duchemin répondit :

—Je n'avais aucune raison positive pour supposer cela, mais l'extrême rareté de l'ouvrage rendait suspecte sa présence dans les mains qui me l'offraient... En 1871, alors que le gouvernement régulier était à Versailles, un assez grand nombre d'ouvrages précieux ont été enlevés des bibliothèques de l'Etat... Ce pouvait bien être un de ceux-là...

—D'autant plus qu'il portait sans doute les timbres de la Bibliothèque nationale ?

—Non, mais certains indices me permettaient de supposer qu'il les avait portés... Maintenant, monsieur, veuillez me dire pourquoi cette insistance à me faire subir en quelque sorte un interrogatoire.

—Parce que, répliqua Raymond en ropronant sa voix naturelle et en laissant de côté l'accent anglais, parce que je

cherche les auteurs, non pas des détournements qui ont pu avoir lieu, pendant la Commune, dans les bibliothèques de l'État, mais des vols qui s'y commettent depuis quelques semaines... La liste que je vous avais présentée tout à l'heure contient les titres de presque tous les ouvrages volés... On est venu vous proposer de vous vendre l'un d'eux... Il y a là un précieux indice qui peut conduire à la découverte des coupables... Vous serez certainement appelé à la préfecture et au parquet.

En entendant le brusque changement de voix de son interlocuteur, le libraire ne fut que très médiocrement surpris.

Déjà depuis quelques instants il soupçonnait la vérité ; mais il était un honnête homme, il ne pouvait redouter quoi que ce soit, et c'est pour cela qu'il n'avait point refusé de répondre aux nombreux interrogatoires que l'Anglais prétendu lui adressait.

— Si je suis appelé je m'empresserai d'obéir, répliqua-t-il, mais je ne pourrai rien ajouter à ce que je vous ai dit à vous-même. Et maintenant que je sais de quoi il est question, je regrette beaucoup de ne pouvoir vous fournir d'autres renseignements, car les vols de ce genre me semblent des sacrilèges, le mot n'est pas trop fort ! et je trouve que leurs auteurs ne seront jamais assez punis...

— Ainsi, reprit Raymond, après avoir félicité Duchemin des sentiments qu'il venait d'exprimer, vous ne connaissiez point la personne qui vous présentait la *Vie du Père Joseph* ?

— Non.

— Vous ne l'aviez jamais vue ?

— Jamais.

— Comme vous avez refusé d'acheter ce volume, il est probable qu'il aura été porté à quelque autre...

— C'est non seulement probable, mais certain...

— Eh bien, monsieur, vous qui devez connaître tous les acheteurs de livres rares, vous pourriez peut-être me mettre sur la trace de cet autre...

— Ce que vous me demandez, monsieur, est très délicat ! Songez qu'il s'agit de faire peser les soupçons sur mes confrères.

La fin justifie les moyens ! Réfléchissez qu'il faut à tout prix trouver les auteurs de ces vols que vous-même vous qualifiez de sacrilèges !

— Certes ! et je le répète, mais ce n'est pas une raison pour me transformer en accusateur.

— Sans porter d'accusations positives, vous pourriez me guider...

IV

Après avoir réfléchi pendant un instant, Duchemin sembla prendre son parti et demanda :

— Avez-vous vu Clovis Henne ?

— Oui, répondit Raymond.

— Deprit ! Cornet ? Sauly ?

— Oui.

— L'archevêque et Bardou ?

— Également.

— Avez-vous vu Fauvel ?

— Quant à celui-là, non, j'en suis sûr. Qu'est-ce que ce Fauvel ?

— Antoine Fauvel est un de mes confrères, un bibliophile très érudit, plus érudit que scrupuleux, qui s'occupe un peu de tout, et qui connaît toutes sortes de gens.

Le voyez-vous homme à ne pas s'inquiéter de la provenance des ouvrages qui lui sont proposés ?

— Je ne dis pas cela, seulement si son examen est tant soit peu superficiel, on peut le tromper lui-même... Je sais qu'il s'adresse à des voyageurs de province, à des courours, au premier venu, sans exiger d'eux des justifications bien en règle de la provenance des objets vendus... Bref, vous pourriez vous informer auprès de lui... adroitement...

— Je le ferai, monsieur.

— Sans lui dire, bien entendu, que vous venez chez lui sur mon indication.

— Soyez tranquille...

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— Certes !

— Eh bien, ne montrez pas à Fauvel la liste des ouvrages que vous êtes censé vouloir acquérir, et qui sont pour la plupart des livres volés... Cela pourrait lui donner l'éveil et vous ne tireriez rien de lui...

— Merci du conseil, j'en profiterai. Où demeure Fauvel ?

— Rue Guénégaud, tout près d'ici, au numéro 9.

— Encore une question : Pouvez-vous me donner le signalement exact de la personne qui vous a proposé la *Vie du Père Joseph* ?

— C'est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, maigre, avec des cheveux blonds. Il était convenablement vêtu et s'exprimait fort bien... je n'ai pas remarqué autre chose.

Raymond exprima de nouveau sa gratitude et se retira.

En quittant la rue Dauphine, il se rendit immédiatement à la rue Guénégaud, impatient de savoir s'il y trouverait la piste cherchée avec tant d'ardeur et si peu de succès jusqu'à ce moment.

Renseigné par le concierge sur l'étage auquel demeurait le bouquiniste, il montait au troisième et sonnait à la porte.

Selon la coutume, cette porte lui fut ouverte par Fauvel lui-même.

Le fin matois, le rusé coquin qui tripotait des affaires généralement plus que véreuses, avait la défiance du renard.

Sans cesse il se tenait sur ses gardes. Sa défiance s'éveillait dès qu'un visiteur venait chez lui sans une recommandation d'un de ses clients habituels.

En conséquence il se montra très circonspect avec l'inconnu qui se présentait.

Raymond avait repris son accent britannique.

— Master Fauvel ? demanda-t-il en saluant.

— C'est moi, monsieur.

D'un coup d'œil rapide et expérimenté le nouveau venu examina la physionomie du bouquiniste, mais cette physionomie naturellement placide et volontairement insignifiante ne fournissait aucun indice de nature à former son opinion au sujet de l'homme auquel il allait avoir à faire.

— J'aurais à vous entretenir, monsieur, lui dit-il.

— Veuillez entrer.

Antoine Fauvel livra passage au faux Anglais, et l'introduisit dans la grande pièce que nous connaissons et qui servait à la fois de cabinet de travail, de bibliothèque et de magasin.

— Qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ? se demandait-il tout en marchant ; je ne sais pas pourquoi, mais j'ai de la défiance.

Raymond entama la conversation par ces mots :

— Je viens, monsieur, vous proposer un bonne affaire...

— Une bonne affaire, répéta Fauvel en riant, c'est comme ça que je les aime... Malheureusement elles sont rares à notre époque... On ne les accueille que mieux quand elles se présentent. De quoi s'agit-il ?

— Je suis sujet anglais, monsieur.

— Je m'étais permis de le deviner à votre accent...

— Avez-vous entendu parler de lord Georges Dudley ?

— Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu.

— C'est un des plus riches bibliophiles des Trois-Royaumes, et j'ai l'honneur d'être son secrétaire. Lord Dudley sait que vous êtes un chercheur infatigable, toujours à la piste des choses les plus rares... un dénicheur heureux de merveilles... or, voulant ajouter de nouvelles richesses à sa bibliothèque déjà si riche, il m'a donné l'ordre de venir en France, à Paris, et de m'adresser à vous et à vos collègues... J'ai déjà visité ceux-ci, Clovis Henne, Depret, Cornet, Sauly, Duchemin, et j'ai fait chez eux d'agréables trouvailles. Je vous réservais pour la bonne bouche, et je viens vous demander de me fournir quelques-uns de ces ouvrages plus que rares, uniques s'il se peut, qui sont l'orgueil et la joie d'un bibliophile vraiment digne de ce nom...

— Ah ! dit Fauvel, après avoir écouté, vous avez déjà fait des emplettes ?..

— Oui, et pour d'assez fortes sommes... chez Duchemin, principalement... .

— Vous avez sans doute une liste des volumes que vous désirez.

— Non, car j'accepte sans distinction de genre ou d'époque tout ce qui a de la valeur.

— Très-bien... Je vais donc vous indiquer ce que j'ai de plus rare ici.

— Je vous en prie.

Le bouquiniste prit sur son bureau un cahier couvert d'écriture, et dit en le présentant au visiteur :

— Voici le catalogue manuscrit des ouvrages rares dont je suis détenteur... Prenez la peine de le parcourir, et puisque vous êtes un connaisseur émérite, vous conviendrez volontiers que nulle part on ne pourrait trouver mieux... .

Raymond prit le catalogue et le lut avec une extrême attention, ligne par ligne.

Fauvel continua :

— Les titres devant lesquels j'ai tracé une petite croix à l'encre rouge sont ceux des ouvrages que je crois être seul à posséder... ils valent des sommes considérables... .

Soudain les yeux de Raymond se fixèrent sur une ligne du catalogue et parurent ne plus pouvoir s'en détacher.

Le bouquiniste, qui le suivait du regard, demanda :

— Vous avez trouvé un ouvrage qui vous plaît ?

— Oui. Je vois là le titre d'un volume que lord Dudley et moi nous cherchons depuis longtemps... .

— Lequel, s'il vous plaît ?

— *La Vie du père Joseph*... .

Tout en parlant, Raymond observait à la dérobée Fauvel. Celui-ci trop fin et trop sur ses gardes pour ne pas s'apercevoir de cet examen, si bien dissimulé qu'il fût, répondit :

— En effet, je possède ce volume... .

— Voulez-vous me le montrer ?..

— Parfaitement bien.

Le bouquiniste alla prendre sur un des rayons de la bibliothèque un petit in-dix-huit à tranches rouges, relié en parchemin jauni par le temps.

Raymond le reçut de ses mains, l'ouvrit vivement à la première page qui portait le titre, et son œil courut à la date de la publication.

— C'est l'édition de 1701, de Chambéry, dit Fauvel, étudiant à son tour le prétendu bibliophile qui répliqua tranquillement :

— Je le vois bien, et ce n'est pas du tout celle que j'espérais.

— Vous espériez mettre la main sur la première édition, la vraie, la belle, l'inestimable, qui fut publiée à Naples en 1665.

— J'en conviens.

— Eh bien, monsieur, c'était un espoir impossible à réaliser aussi bien ailleurs que chez moi... L'édition de 1665 a disparu tout entière... C'est à peine si on pourrait en trouver un ou deux exemplaires dans les bibliothèques de l'Etat... .

Fauvel, qui se défait de plus en plus, avait appuyé sur ces derniers mots, en les soulignant en quelque sorte par l'intonation.

Raymond se débarrassa du volume en le posant sur le bureau, tandis que le bouquiniste examinait avec un redoublement d'attention le pseudo-secrétaire de lord Dudley.

Fromental, grîmé et costumé avec art, était méconnaissable, nous le savons, mais il n'avait pu conserver son chapeau, et sa tête nue se trouvait livrée aux investigations soupçonneuses de Fauvel qui n'eut point de peine à s'apercevoir, malgré le grand talent de l'artiste capillaire, que son visiteur cachait sa véritable chevelure sous une perruque d'un blond ardent.

— Je flairais la chose, se dit-il, c'est tout bonnement *une mouche* qu'on envoie fureter ici... .

Raymond avait terminé la lecture du catalogue.

— Eh bien ! monsieur ? demanda Fauvel.

— Eh bien ! sans méconnaître la valeur de votre collection,

je n'y vois rien qui puisse nous convenir, sauf deux ou trois ouvrages dont je me réserve de parler à lord Dudley par correspondance avant de traiter avec vous... Ceci me cause une déception... Je vous supposais bien autrement riche en raretés. Chez M. Duchemin j'ai trouvé beaucoup mieux... .

— Et quoi donc ? demanda Fauvel voulant à son tour faire causer le visiteur suspect.

— Mais, entre autres choses, les *Mémoires du comte de Rochefort*.

— Quelle édition, je vous prie ?..

— Celle de 1649.

Fauvel eut un éclat de rire ironique.

— C'est tout bonnement impossible ! dit-il ensuite. Il n'existe en Europe qu'un seul exemplaire de cette édition... et il est à la bibliothèque de la rue Richelieu... Duchemin vous a trompé ou il a été trompé lui-même... .

— Mais, j'ai lu la date... .

— La date ne signifie rien... il y a des *truqueurs* habiles ! On *maquille* un titre. On change un chiffre... On imprime au besoin une page entière sur vieux papier, avec de vieux caractères et une encre adroitement pâlie... Si c'était vraiment l'édition de 1649, ce volume vaudrait une fortune... Oui, monsieur, une fortune... .

— Vous m'inquiétez... Aurais-je été dupe ?..

— Il faudrait voir le volume. S'il n'est pas *truqué* (ce que je refuse d'admettre jusqu'à preuve contraire), c'est qu'il provient d'un vol commis au préjudice de la Bibliothèque nationale, car là seulement on pouvait se le procurer... Ce ne serait point du reste la première fois que des misérables dépouillent les collections de l'Etat !... On devrait prendre contre eux des précautions de nature à rendre toute réclamation impossible !... .

— Comment, on vole dans les bibliothèques ? dit Raymond avec un étonnement très bien joué.

— Je ne sais si on y vole encore aujourd'hui, mais j'affirme qu'il y a quelques années on y volait beaucoup.

— Et les voleurs ont-ils été pris ?

— Je l'ignore, et j'en doute, car on n'a jamais entendu parler de leur punition, donc ils sont restés libres. La police est si maladroite !

Raymond pensa :

— Ou Duchemin s'est trompé sur le compte de cet homme, ou c'est un coquin très habile, qui se tient sur ses gardes et ne donnera point barre sur lui.

Il ajouta, en quittant son siège :

— Je regrette beaucoup de vous avoir fait perdre inutilement une heure... Dès que j'aurai une réponse de lord Dudley relative aux deux ou trois ouvrages remarqués par moi dans votre catalogue, j'aurai le plaisir de vous revoir.

— Toujours à vos ordres, monsieur.

Raymond se retira.

Tout en descendant l'escalier, il se demandait :

— Ce Fauvel est-il de bonne foi ? Suis-je sa dupe ? Je crois que dans le doute il sera sage de surveiller... .

Le bouquiniste se disait de son côté, en refermant la porte : — Décidément, j'ai toujours mon flair d'autrefois ! il me suffi d'un seul coup d'œil pour voir à qui j'avais affaire. Ah ! on cherche les voleurs de bibliothèques... C'est au mieux. Mais ils sont plus malins que la police, les voleurs, et ne se laisseront pas prendre... il faudra que je prévienne Abraham le vieux roublard saura se garer.

Fauvel était entré dans son cabinet.

— Pendant que j'ai un moment de répit, poursuivit-il, je ferais bien de le mettre à profit pour déchiffrer si faire se peut le logogriphe du *Testament Rouge*... pour tâcher de découvrir ce qui signifie les mots soulignés à l'encre rouge... Ensuite je donnerai le volume à laver à Gendrin... Cet Américain, docteur Thompson, m'achètera probablement ce livre et le *Vie du Père Joseph*... il est amateur, il est riche et ne marchandera pas... Ce sera peut-être un client hors ligne... J tâcherai de lui glisser en même temps les *Mémoires du comte de Rochefort*... De cette façon je serai débarrassé de tout... .

ne me restera plus que le manuscrit promis par Abraham... Quand à celui-là, je connais en Allemagne quelqu'un qui me le payera ce qu'il vaut, et j'irai le porter moi-même.

En disant ce qui précède Fauvel avait pressé le ressort qui faisait pivoter tout un panneau de la bibliothèque et démasquait la porte de la chambre noire.

Il entra dans cette chambre, prit le *Testament Rouge*, referma la porte, remit à sa place le panneau mobile, revint s'asseoir à son bureau et ouvrit le volume à la page qu'il avait marquée d'un morceau de papier en guise de signet.

Prenant alors une loupe, il examina les traits à l'encre rouge tracés sur les trois pages 20, 21 et 22...

Il y avait des lettres soulignées seulement par un point, et des mots entiers soulignés par une barre.

— Qu'est-ce que signifient ces remarques ? se demanda le bouquiniste pensif. Celui qui les a tracées avait certainement un motif... à coup sûr elles cachent une pensée secrète... mais quelle est la clef du mystère ?... J'ai lu jadis un ouvrage qui traitait de correspondances secrètes au moyen de journaux, dont les mots soulignés donnaient des phrases par leur assemblage... Tantôt on pronait les mots par la fin du journal, et tantôt par la tête... Ees-ce que l'original qui a souligné ces lettres et ces mots aurait usé de ce moyen ?... ce serait l'enfance de l'art !... voyons un peu cela !...

V

Antoine Fauvel prit une plume, étala sur son bureau une feuille de papier, et commença à écrire, à la suite les uns des autres, les lettres et les mots soulignés à l'encre rouge.

Ce travail de patience, quoique des plus simples, fut assez long, car il fallait ne rien oublier.

Quand il eut terminé les lettres et les mots écrits présentait la forme suivante :

Château des Granges de Mer-la-Fontaine dix-septième dalle noire de la chapelle en comptant à partir du coin gauche.

Fauvel lut le tout d'un seul trait.

— Il me semble que cela offre un sens... se dit-il.

Et il relut, en séparant les mots par la pensée :

Château des Granges de Mer-la-Fontaine ; dix-septième dalle noire de la chapelle, en comptant à partir du coin gauche.

« Voilà bien trois phrases complètes, poursuivit le bouquiniste. Ceci, je n'en puis douter, a été écrit avec intention. Ces phrases sont, à coup sûr, l'indication d'une chose mystérieuse. Est-ce que par hasard, j'aurais un secret d'or entre les mains ?

Il se mit à étudier les phrases avec un soin tout particulier. Il compta les mots dont leur ensemble se composait.

— Vingt et un mots... murmura-t-il, et chacune des trois phrases est composée de sept mots. C'est trop singulier pour être le résultat d'un simple hasard... Dans ce compte de mots, il y a certainement une intention...

De nouveau, il relut.

— Château des Granges de Mer-la-Fontaine... Ce nom ne m'est point inconnu, fit-il en s'interrompant. Je l'ai déjà entendu prononcer quelque part, j'en suis certain... Où donc ? Par qui ? Je ne me souviens pas, mais il faut que je me souvienn...

Les coudes appuyés sur son bureau, la tête enfouie dans ses mains, Antoine Fauvel ferma les yeux et ouvrit une à une les cases de son cerveau affectées à la mémoire.

Soudain il releva la tête. Une expression de joie vive et de triomphe illuminait ses traits.

— Je me souviens !... Je me souviens ! dit-il presque à voix haute. Le château des Granges de Mer-la-Fontaine est une propriété du feu comte de Thonnerieux... C'est ma sœur qui, plus d'une fois, en a prononcé le nom devant moi.

Après avoir réfléchi de nouveau pendant quelques secondes, il ajouta :

— Je crois bien que j'ai trouvé. Voyons donc...

Il reprit la plume et poursuivit, d'une voix que la fièvre intérieure rendait tremblante :

— Trois phrases, composées chacune de sept mots... Les médailles commémoratives distribuées aux enfants nés le même jour que sa fille portent trois mots sur une de leur face, et chacun de ces mots superposés doit appartenir à une phrase différente... C'est là qu'est le secret, et j'en tiens la clef !

Antoine Fauvel écrivit les uns au-dessous des autres les trois phrases :

Château des Granges de Mer-la-Fontaine.

Dix-septième dalle noire de la chapelle,

En comptant à partir du coin gauche.

Ceci fait, entre chaque mot, sur la hauteur des trois lignes, il tira une barre qui donna aux phrases l'aspect suivant :

Château	des	Granges	de	Mer	la	Fontaine
Dix	septième	dalle	noire	de	la	chapelle
En	comptant	à	partir	du	coin	gauche

Puis il examina chaque case.

— J'avais raison, dit-il en fixant ses regards sur la troisième, voici les mots gravés sur la médaille donnée à mon neveu, le fils de l'avocat Labarre... Chacune des médailles distribuées aux autres enfants porte ainsi trois mots, ce qui fait qu'en réunissant les médailles on peut reconstituer les trois phrases, mais pourquoi donc a-t-on fait ces marques sur ce livre ?...

Après de nouvelles réflexions, il ajouta :

— Oh ! parbleu ! cela va de soi ! Les phrases indiquent l'endroit où est cachée la fortune du comte, et le voleur du testament aura été volé... il pensait y trouver la désignation de la cachette, tandis que M. de Thonnerieux ne faisait certainement qu'indiquer ce livre, auquel il fallait recourir pour connaître le nid des millions... Or ce volume ayant été soustrait à la Bibliothèque nationale, tout indice disparaissait avec lui, et on le cherche. La police elle-même met son monde en campagne ! Le secret d'or est à moi, puisque je le possède en possédant ce livre !... Les millions disparus du comte de Thonnerieux sont au château des Granges de Mer-la-Fontaine... Ils m'appartiendront.

« Quand je pense que je voulais vendre ce volume qui renferme pour moi la richesse... une richesse énorme... dépassant de cent coudées tous mes rêves !... Allons donc ! il ne sortira pas de mes mains... je me ferais tuer pour le défendre, s'il le fallait... »

« Avant huit jours j'aurai trouvé moyen de pénétrer dans la chapelle du château des Granges... Je comptorai à partir du coin gauche jusqu'à la dix-septième dalle noire... C'est sous cette dalle que se trouve la fortune du comte... les liasses de billets de banque entassés, les rouleaux d'or... A moi cette fortune... à moi, tout ! !

Antoine Fauvel avait l'air d'un homme en délire, d'un fiévreux au plus fort de son succès.

Ses yeux étaient hagards, ses gestes brusques et désordonnés.

La sueur mouillait ses tempes.

Il serrait avec une sorte de passion contre sa poitrine le précieux bouquin.

Un coup de sonnette retentit à la porte du logement.

L'exaltation de Fauvel tomba brusquement, comme sous une douche d'eau glacée.

En deux bonds, avec une souplesse de jeune homme, il courut appuyer sur le bouton qui mettait en mouvement un panneau de la bibliothèque, il réintégra le *Testament Rouge* dans la chambre noire et, lorsque tout fut remis en place, il alla ouvrir.

Le visiteur impatient du retard, venait de sonner pour la seconde fois.

Ce visiteur était Jacques Lagarda.

— Bonjour, mon cher monsieur Fauvel... dit-il au libraire en lui tendant la main.

— Bonjour, monsieur le docteur, répondit le maître du logis en serrant la main tendue, quel bon vent vous amène ?... Entrez donc...

Et il introduisit le pseudo-Thompson dans son cabinet.

—Une affaire m'ayant conduit dans ce quartier, répliqua Jacques, j'en ai profité pour monter chez vous. J'aurai à vous prier de me procurer le plus vite possible un ouvrage qui me fait défaut.

—Lequel ?

Jacques Lagarde cita le titre d'une revue scientifique publiée par livraisons mensuelles depuis plusieurs années.

—Est-ce la collection que vous voulez avoir ? demanda Fauvel.

—La collection très complète, oui.

—Ce sera possible, quoique les premiers numéros soient devenus rares... Je prends note...

—Quand serez-vous en mesure de me livrer cela ?

—Demain soir... Après demain matin au plus tard...

—C'est au mieux. Maintenant, parlons d'autre chose... Où en sont vos négociations au sujet des fameux volumes dont vous m'avez parlé et que je serais très désireux de posséder dans ma bibliothèque ?

—Quel volume ? fit le bouquiniste, feignant de ne pas se souvenir.

—Avez-vous donc la mémoire si courte?... Il s'agit de la *Vie du Père Joseph* et du *Testament Rouge*, *Mémoires du sieur de Laffemas*.

—Ah ! très bien... j'y suis maintenant. Que voulez-vous, j'ai tant de choses dans la tête !... Souvent je ne sais plus à laquelle on fait allusion... Je n'ai d'ailleurs rien de satisfaisant à vous apprendre... Il faut porter votre deuil, monsieur le docteur, de ces raretés bibliographiques...

—Pourquoi donc ? demanda Jacques avec inquiétude.

—Pour une raison bien simple et sans réplique... J'ai reçu ce matin une lettre m'annonçant qu'un amateur russe millionnaire venait d'acheter la bibliothèque complète que j'espérais moi-même acquérir, et dont faisait partie les deux ouvrages en question.

—Ah ! vous avez reçu ce matin cette fâcheuse lettre ?... fit le médecin d'un ton où se devinait un peu d'incrédulité.

—Oui... je l'ai laissée dans ma chambre... je puis la mettre sous vos yeux si vous désirez...

Jacques avait envie de répondre : Oui, pour prendre Fauvel en flagrant délit d'imposture, mais la réflexion l'arrêta.

Le mensonge du bouquiniste venait de faire naître dans son esprit cette pensée :

—Aurait-il découvert le secret du livre ?... à tout hasard il faut le ménager et veiller sur lui... il ajouta, mais à voix haute : C'est complètement inutile. Je vous crois sur parole, monsieur Fauvel. Mais pour vous comme pour moi je regrette cet insuccès...

—Je le regrette aussi et plus que vous, car vous n'y perdez qu'une satisfaction d'amour propre, et j'y perds, moi, la forte somme que j'aurais gagnée... Je tiens cependant à votre disposition les *Mémoires du comte de Rochefort*.

—Je les prends. Envoyez-les moi demain avec le grand ouvrage que vous devez me fournir...

—C'est entendu...

—Ah ! fit Jacques tout à coup. Moi aussi j'oubliais que j'ai un service à vous demander...

—Toujours à vos ordres... Quel est ce service ?

—J'ai appris qu'il y avait une précieuse collection de livres à vendre aux environs de Paris. C'est mon secrétaire qui a déniché cela...

—Eh bien ?

—Eh ! je ne voudrais point acheter sans avoir auprès de moi un homme très compétent pour me guider... J'ai pensé à vous... Voulez-vous, pour cet achat, me servir d'expert ? Il va sans dire que vous serez largement rémunéré...

—Parfaitement... Je ferai ce que vous désirez, et sans rémunération, pour l'unique plaisir de vous être agréable et utile...

—Vous êtes, en vérité, trop aimable.

—Pas du tout, vous êtes assez bon client pour que je sois très enchanté de vous rendre un petit service... A quand l'expertise !...

—Elle aura lieu dans quatre ou cinq jours.

—Ah ! diable ! dit Fauvel en se grattant l'oreille, ah ! diable !

—Y a-t-il une difficulté ?

—Oui. D'ici à quatre ou cinq jours, je vais être obligé de faire un voyage.

—Ne peut-il se remettre ?

—Impossible.

—Et votre absence durera longtemps ? demanda Jacques anxieux.

—Je ne pourrais en préciser la durée... Cela dépendra. C'est un voyage d'affaires. Ces affaires me retiendront plus ou moins.

—Alors, je vais m'arranger de manière à ce que l'expertise puisse avoir lieu avant votre départ.

—Est-ce loin de Paris que nous devons aller ?...

Non, c'est près de Créteil. Je possède une villa de ce côté... Nous pourrions coucher chez moi, et nous rendre le lendemain matin à la propriété de la personne qui veut vendre...

—Dans ces conditions, c'est parfait. Pendant trois jours, je suis votre homme... Ensuite ne comptez plus sur moi qu'après mon voyage... Je partirai lundi prochain...

—Ce sera cette semaine... Je vous ferai prévenir dans la journée et je viendrai vous prendre le soir...

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, comme au moment de l'arrivée, et Jacques se retira en se posant une série de questions qui pour lui constituaient une série de problèmes.

—Où ce vieux gredin peut-il aller ? se demandait-il.

—Pourquoi ne veut-il plus me vendre aujourd'hui le *Testament Rouge* qui, j'en suis sûr, est en sa possession ?

—A-t-il découvert le secret renfermé dans ce volume et qui concerne la fortune du comte de Thonnerieux ?...

—Cette découverte est non seulement possible, mais probable.

En lavant à l'acide les estampilles de la Bibliothèque nationale sur les pages du livre, il aura vu les traits à l'encre rouge soulignant des lettres et des mots... il s'en sera inquiété... Il aura cherché à comprendre et il aura trouvé le mot du logogriphe...

—Eh ! tonnerre, m'y voici ! ajouta Jacques tout à coup. Pour moi le nom de *Fauvel* suffit à éclairer complètement cette affaire... La sœur du bouquiniste était la femme de l'avocat Labarre... Son neveu a reçu une médaille, et la médaille du neveu a donné à l'oncle la clef du mystère ! Impossible d'en douter, il connaît le secret du comte de Thonnerieux et veut s'approprier la fortune.

—Voilà le motif de son départ.

—Voilà pourquoi il refuse de me vendre le *Testament rouge*.

—Ce serait bien calculé, bien combiné, si je n'étais pas là ! Mais je suis là, et tu comptes sans moi, Fauvel !

De retour à l'hôtel de la rue Miromesnil, Jacques Lagarde confia à Pascal tout ce qui se passait dans son esprit.

—Il faut agir ! dit le jeune homme.

—Sans doute ; mais je ne puis agir avant que les travaux soient terminés au *Petit-Castel*...

—Eh bien, il faut les presser encore...

—J'irai demain, et j'emmènerai Marthe... Où en est l'installation de mon laboratoire ?

Elle est complète.

—Bien. Fais donner, je te prie, l'ordre d'atteler...

—Où vas-tu ?

—Rue Barbotte, au Marais, chercher des appareils de chimie qui me sont nécessaires... J'ai des travaux à faire, ce soir... J'aurai besoin d'une certaine provision d'anthracite et de charbon de bois...

—En rentrant, tu trouveras cela dans l'annexe du laboratoire... Pas d'autres recommandations à m'adresser ?

—Pas d'autres.

—Je vais transmettre tes ordres à l'Alsacien...

Pascal quitta son complice.

Vingt minutes plus tard la voiture était attelée et le docteur Thompson partait pour la rue Barbotte.

VI

En entrant chez lui Raymond Fromental avait trouvé un mot laconique lui enjoignant de se rendre sans le moindre retard à la préfecture.

Il ne prit que le temps de changer de costume et il obéit.

Le chef, qui l'attendait, le reçut aussitôt et lui demanda :

—Eh bien ! mon cher Raymond, avez-vous découvert quelque chose ?

—Malheureusement non, monsieur, répondit Fromental avec tristesse. Et cependant, ce matin, j'ai cru tenir une bonne piste...

—Mettez-moi au courant.

En peu de mots Raymond raconta l'emploi de sa matinée, ses visites successives au libraire Duchemin et au bouquiniste Antoine Fauvel.

—Eh bien, mon cher collaborateur, reprit le chef quand ce bref récit fut achevé, pendant que vous cherchez vainement les voleurs de livres, ceux-ci ne désarment pas... Voici un rapport du commissaire de police du quartier de Sainte-Genève qui m'annonce qu'un vol vient d'être commis à la Bibliothèque de son quartier.

—Encore ! murmura Raymond.

—Et, soyez-en convaincu, ce ne sera pas le dernier... Les voleurs, voyant que les journaux ne parlent point de leurs exploits, supposent, sans le moindre doute, que les larcins passent inaperçus et, ne craignant pas qu'une surveillance dangereuse pour eux soit organisée, ils recommencent... L'impunité leur donne une audace incroyable !

—Eh bien ! monsieur, répliqua Raymond avec une sourde colère, l'impunité qui les enhardit touche à son terme ! Avant huit jours j'aurai mis la main sur les coupables... Veuillez me confier le rapport du commissaire de police...

—Le voici. Puissiez-vous réussir ! Souvenez-vous qu'en travaillant pour nous, vous travaillez aussi pour votre affranchissement.

—Ne craignez pas que je l'oublie, monsieur...

Raymond remonta dans le fiacre qui l'avait amené à la Préfecture, se fit conduire à la Bibliothèque Sainte-Genève, et demanda le conservateur dont il était connu.

—Je viens d'apprendre, monsieur, que vous avez été victime d'un nouveau vol, lui dit-il.

—En effet... Un manuscrit précieux a disparu hier.

—Il avait été communiqué ?

—Oui. Le bulletin de demande en fait foi. Voici ce bulletin. Inutile d'ajouter qu'il porte un faux nom et une fausse adresse, conforme d'ailleurs au nom et à l'adresse indiquée sur le bulletin personnel, qu'on délivre à chaque lecteur au moment de son entrée, et qu'il doit rendre visé à la sortie, lorsqu'il a restitué l'ouvrage communiqué. Ce bulletin personnel le voilà, avec un visa faux.

—Vous souvenez-vous de la personne à qui communication du manuscrit a été faite ?

—Je m'en souviens d'une façon très vague, car au moment où j'inscrivais sur le bulletin mes indications de recherches, il me fallait répondre à un lecteur parlant mal le français et que j'avais de la peine à comprendre... un étranger... un juif, sans doute, qui me demandait un ouvrage en langue hébraïque.

—Ne vous semble-t-il pas probable que cet homme était un compère, accaparant votre attention pour la détourner du demandeur du manuscrit volé ?

—Peut-être... c'est possible... Mais vous conviendrez que je ne pouvais concevoir aucun soupçon...

—Quant au demandeur du manuscrit, vous l'avez peu remarqué mais, si peu que ce soit, il a dû vous laisser un souvenir quelconque...

—Je crois voir sa figure comme à travers un nuage... Une figure pâle et maigre...

—Avec des cheveux blonds ?

—Oui, c'est cela.

—Eh ! parbleu ! c'est le voleur ! s'écria Raymond, c'est le

jeune homme qui est allé proposer à Duchemin la *Visé du père Joseph*. Je tiens la piste !...

—Vous connaissez cet homme ? demanda le conservateur vivement.

—Pas encore, mais je le connaîtrai bientôt. Encore un mot : comment peut-on emporter les volumes dérobés, sans que vous aperceviez à l'instant même de la soustraction ?

—On le peut de deux manières. Pour la première on doit avoir de faux bulletins personnels blancs que l'on met à la place de ceux sur lesquels on inscrit les volumes confiés aux lecteurs... On glisse le bulletin dans sa poche en même temps que le volume, et à la sortie on donne un bulletin blanc, comme si l'on n'avait fait que consulter les encyclopédies qui sont à la disposition de tout le monde sur les rayons publics, avec les catalogues... Dans le second cas, on contrefait le visa sur le bulletin...

—C'est bien, monsieur. Demain, dès l'ouverture de la Bibliothèque, vous aurez ici les observateurs dont la leçon sera faite d'avance.

Raymond retourna à la préfecture, prit ses mesures, choisit des collaborateurs en qui il avait confiance, leur donna rendez-vous pour le lendemain et, sa journée étant finie, rentra chez lui où il se mit à penser à son cher Paul, qu'il n'avait pas vu depuis deux jours.

* * *

Le docteur Thompson, nous l'avons dit, était sorti pour se rendre, rue Barbette, chez un marchand d'appareils de physique et de chimie auquel il avait déjà fait de nombreux achats pour garnir son laboratoire :

Le marchand le reconnut et lui demanda :

—Avez-vous encore besoin de mes services, monsieur le docteur ?

—Oui, monsieur ; il me faudrait un pulvérisateur des liquides, de Dewaz, complet... Voulez-vous avoir l'obligeance de m'en préparer un...

—Quel numéro ?

—Je voudrais que le flacon puisse contenir de cent à cent cinquante grammes de chloroforme ou de kéroséline...

—C'est l'appareil n° 1 qu'il vous faut... Désirez-vous l'emporter ?

—Oui, j'ai là ma voiture...

Le marchand donna des ordres à l'un des commis, qui reprit quelques instants après avec l'objet demandé.

Jacques paya, prit le petit paquet, remonta en voiture et se fit conduire à l'hôtel de la rue Miromesnil.

Après le dîner, il laissa Pascal donner un coup d'œil aux travaux accomplis pendant la journée et gagna son laboratoire.

Il y passa une partie de la nuit.

Laissons-le se livrer à quelque œuvre de ténèbres et rejoignons Raymond Fromental.

Le père de Paul, harcelé par les préoccupations qui nous sont connues, avait passé une très mauvaise nuit.

Il se leva de grand matin est parti pour le logement de la rue Meslay où il avait donné rendez-vous aux collaborateurs en sous-ordre choisis la veille à la Préfecture.

Le rendez-vous était pour huit heures précises.

Tout le monde fut exact.

Raymond raconta brièvement à ses auditeurs attentifs ce qu'il savait au sujet des vols de livres commis dans les bibliothèques, assigna les postes d'observation et expliqua la manière dont la surveillance devait s'exercer.

Deux hommes reçurent l'ordre de se rendre à la Bibliothèque de Sainte-Genève.

Deux à la Bibliothèque Mazarine.

Deux à la Bibliothèque de l' Arsenal.

Deux enfin à la Bibliothèque de la rue de Richelieu.

Fromental accompagnait ces derniers.

La consigne était de s'installer dans les salles de travail, dès l'ouverture, pour n'en sortir qu'au moment de la fermeture,

do paraître s'absorber en un travail de recherches scientifiques et de prendre force notes, tout en surveillant très attentivement les lecteurs qui auraient demandé communication des ouvrages rares, et qui leur seraient désignés par les employés de la Bibliothèque.

La journée se passa sans amener le moindre résultat, et après avoir fait leur rapport à Raymond dans un lieu convenu, les hommes se séparèrent pour revenir prendre le lendemain, aux mêmes endroits, leur surveillance.

Quittons-les momentanément, et prions nos lecteurs de nous accompagner de nouveau à Saint-Maur, au *Petit-Castel*.

Marthe, après le départ du docteur, était retournée dans le parc et s'était acheminée vers la berge où Paul Fromental, la veille, avait attaché son bateau.

Une irrésistible attraction obligeait la jeune fille à prendre ce chemin.

Elle ne comprenait pas et ne cherchait pas à comprendre ce qui se passait en elle, mais elle ne songeait même point à lutter contre le courant tout nouveau qui l'entraînait.

Paul, ou du moins le jeune homme qu'elle croyait se nommer ainsi, s'était emparé de toute son âme, de sa pensée entière.

Elle ne se demandait pas : Est-ce de l'amour que j'éprouve pour lui ? Mais elle avait soif de le revoir, de lui parler, d'entendre sa voix dont le souvenir seul faisait vibrer toutes les fibres de son cœur.

A ce sentiment inconnu d'elle jusqu'à ce jour et si doux, quel que fût son nom, se mêlait une émotion craintive et douloureuse.

Marthe frissonnait en se rappelant que le docteur lui avait dit :

— Dans deux jours au plus tard je vous amènerai à Paris...

Partir ! Quitter brusquement le *Petit-Castel* sans avoir revu le jeune pêcheur, c'était risquer de ne le revoir jamais !

Or, à cet inconnu, elle le comprenait instinctivement, sa vie appartenait désormais.

Etre pour toujours séparée de lui, c'était ne plus vivre.

Mais Paul, accaparé par son ami Fabien de Chatelux, n'avait point ramené son bateau près de la berge.

Le lendemain, après une nuit de sommeil fiévreux, hanté par des songes de mauvais présage, Marthe vint dès le matin au bord de la rivière.

Paul n'était pas là, et la matinée tout entière s'écoula sans qu'elle le vit.

Attristée déjà par le souvenir des rêves de la nuit précédente, Marthe s'assombrit encore.

C'est à peine s'il lui fut possible de prendre quelque nourriture. Elle revint s'asseoir sur le banc rustique, sous les grands marronniers à fleurs roses, tenant à la main un livre que cette fois elle ne lisait pas, et elle y passa de longues heures, interrogeant du regard les rives opposées, dévorant des yeux les bateaux qui glissaient sur la Marne, espérant toujours, mais en vain, voir s'y détacher la silhouette élégante du jeune homme.

Pendant cette attente toujours déçue que faisait Paul, lui-même fort épris, nous le savons, de la *Fée aux Saules* ?

La veille, une partie de pêche, on s'en souvient peut-être, avait été projetée par la Fouine, Fabien et lui.

Il aurait voulu aller jeter la ligne le long des berges du *Petit-Castel*, mais la Fouine qui, en raison de sa grande expérience, s'attribuait la haute main sur les opérations de cette campagne, en avait décidé autrement ; il tenait à conduire les jeunes gens vers une autre partie de la rivière, et Paul, dans la crainte de se trahir n'osant formuler aucune objection, se soumettait bien malgré lui.

Le lendemain matin, dès l'aube, on partit, tournant le dos à cette partie de la Marne où le *Petit-Castel* se mirait dans l'eau verte.

La vieille Madeleine devait apporter le déjeuner, entre onze heures et midi, à un endroit désigné.

On se reposerait en mangeant sur l'herbe, sous les grands arbres.

La Fouine était venu en bateau chercher les deux amis.

On pêcha, on déjeuna, on se remit ensuite à pêcher, et le soir on revint à la maisonnette avec une formidable cargaison de poissons de toutes sortes.

Malgré ces distractions à outrance, Paul avait été triste et silencieux pendant toute la journée, triste à tel point que Madeleine, attribuant ce mutisme et cette mélancolie à une souffrance physique, en avait conçu de l'inquiétude et s'était mise à le presser de questions.

Naturellement le jeune homme, voulant garder son secret aussi bien avec Madeleine qu'avec Fabien de Chatelux, s'était contenté de répondre qu'il ne souffrait nullement, et la vieille servante avait dû, quoique mal convaincue, se contenter de cette réponse.

Fabien, lui aussi, s'était aperçu de la mélancolie de Paul, sans chercher, par discrétion, à en approfondir la cause, si bien que, craignant de gêner son ami, il partit pour Paris le soir même au lieu de passer deux ou trois jours à Port-Créteil, ainsi qu'il en avait formé le projet.

De cette façon le fils de Raymond se trouvait libre et le sentiment de sa liberté lui causait une profonde allégresse.

Il se promettait d'aller, dès le lendemain matin, passer de longues heures sur la rivière aux alentours du *Petit-Castel*.

S'il l'eût osé, il y serait allé tout de suite, malgré la nuit, ne fût-ce que pour voir, ou tout au moins pour entrevoir, au milieu des ténèbres, la demeure de la *Fée aux saules*.

Malgré la fatigue résultant d'une longue journée de pêche il ne ferma pour ainsi dire pas les yeux pendant cette nuit-là dont les minutes lui parurent interminables.

Debout au point du jour, il prit son bateau et fit force de rames dans la direction de la propriété du docteur Thompson.

Cette sortie hâtive n'avait d'autre but que de tromper son impatience. Il n'espérait point que la jeune enchantresse qu'il adorait s'offrir à ses regards, à cette heure ultramatinale, où, selon toute apparence, elle dormait d'un profond sommeil.

Qu'on juge de ce qu'il dut éprouver en apercevant Marthe sur la berge, les yeux tournés vers lui.

Son cœur se mit à battre avec violence ; mais, par une singulière contradiction, ses mains manèrent les avirons avec moins de vigueur, et la marche du bateau se ralentit.

En quittant la maisonnette louée par son père il n'avait qu'une idée, qu'une ambition, qu'un rêve, voir la *Fée aux saules*, tomber à ses genoux, lui dire qu'il l'aimait, qu'il l'adorait, et la supplier de lui rendre amour pour amour.

Maintenant qu'elle était tout près de lui, presque à portée de sa voix, il se sentait envahi par une insurmontable timidité, il lui semblait impossible de réaliser les projets formés un instant auparavant.

— Je ne puis pas, je ne dois pas aller dire à cette jeune fille que je l'aime... pensait-il, sais-je seulement si elle est libre ! Presque aussitôt, il ajoutait :

— Oui, elle est libre, ses paroles m'ont permis de le comprendre, mais je n'oserai jamais lui faire l'aveu de mes sentiments... Si elle allait m'arrêter dès les premiers mots ?

Et ses poignets faiblissaient de plus en plus, les avirons perdaient inertes ; si le bateau avançait encore c'était par l'impulsion de la vitesse acquise, mais cette vitesse diminuait, et l'embarcation courait grand risque de s'arrêter tout à fait et même de reculer, entraînée au fil de l'eau.

Les yeux de Paul cependant ne quittaient pas la *Fée aux saules* qui l'avait reconnu de loin et qui, l'une de ses mains appuyée sur son cœur pour en comprimer les battements attendait sa venue.

Marthe dans son immobilité, dans sa pose à la fois si naturelle et si gracieuse, ressemblait à la plus exquise des statues. Soudain Paul tressaillit et devint très pâle.

Il ressentit une commotion morale si violente qu'elle réagissait douloureusement sur le physique.

Un homme jeune encore, que l'épaisseur des fouillages du petit parc avait caché jusqu'à ce moment, et dont la distance ne lui permettait pas de distinguer les traits, vint d'appa-

raître à l'improvista derrière la *Fée aux saules* qui, sans le moindre doute, ne se doutait point de son approche.

Pour l'avertir de sa présence il lui toucha l'épaule. Marthe se retourna vivement avec une expression d'effroi, mais rassurée aussitôt elle tendit en souriant la main à celui qui venait la surprendre et, se haussant un pou sur la pointe des pieds, lui présenta son front qu'il effleura de ses lèvres en se penchant vers elle.

La vue de ce baiser fit courir un frisson sur la chair de Paul.

La jalousie le mordait au cœur.

— Cet homme paraît trop jeune pour être son père... se dit-il avec un accès de rage folle. Est-ce son mari?... Est-ce son amant?...

A peine avait-il eu le temps de se poser cette question insoluble qu'il vit la jeune femme placer son bras sur celui que lui offrait le nouveau venu et disparaître avec lui sous les arbres, en jetant en arrière du côté de la Marne un regard dont il ne put saisir l'expression désolée.

Ce que Paul ne pouvait savoir, nos lecteurs le savent déjà.

Le nouveau venu n'était autre que Jacques Lagarde, autrement dit le docteur Thompson qui, arrivant au *Petit-Castel* et ne trouvant point Marthe à l'habitation, avait pris le parti de se mettre à sa recherche, dans le parc, recherche couronnée d'un prompt succès.

— Déjà debout, chère enfant ! lui dit Jacques, je ne vous croyais pas si matinale...

Marthe, surprise dans son amoureuse rêverie, éprouva un embarras passager, mais elle était trop fille d'Eve pour ne point se remettre bien vite et pour ne pas posséder cet art que toutes les femmes possèdent, l'art de dissimuler.

— J'ai mal dormi cette nuit, monsieur le docteur... dit-elle, je me suis levée de bonne heure et je respirais avec délices l'air frais du matin.

— Que regardiez-vous donc avec une attention si grande ? continua Jacques Lagarde.

— Une barque... celle d'un pêcheur qui levait ses filets. Je voulais voir s'il prenait du poisson.

Cette réponse était plausible.

Le pseudo-Thompson, quoiqu'il fût d'une nature soupçonneuse, s'en contenta.

— Mais vous, monsieur le docteur, dit Marthe à son tour, il a fallu que vous soyez bien autrement matinal que moi pour vous trouver à pareille heure au *Petit-Castel*...

— Je suis venu de grand matin, c'est vrai, je voulais m'assurer de visu que les travaux avancent.

— L'entrepreneur m'a dit, hier, qu'ils seraient complètement terminés ce soir...

— C'est ce qu'il m'a répété tout à l'heure...

— Et, demanda Marthe d'une voix un peu hésitante, venez, j'espère, passer la journée avec moi?...

— Je viens vous chercher, chère enfant, et nous allons retourner ensemble à Paris...

En entendant ces mots la fille de Périue ne put réprimer un tressaillement.

Jacques sentit trembler le bras qui s'appuyait sur le sien.

— Qu'avez-vous donc ? demanda-t-il en faisant halte et regardant Marthe fixement, les yeux dans les yeux.

— Mais je n'ai rien... balbutia-t-elle... absolument rien...

— Vous avez quelque chose... un frisson soudain vous a secoué et vous voilà toute pâle...

— Je vous assure...

Pourquoi me cacher votre pensée ? interrompit Jacques. Soyez franche... Cette idée de retour à Paris vous est désagréable. Elle vous effraye...

— Mais non, monsieur le docteur, je vous l'affirme... Si j'ai eu un mouvement que vous avez remarqué... si j'ai pâli, ce qui est possible, en vous entendant me dire que vous veniez me chercher, ce n'est point par effroi... C'est par inquiétude...

— Inquiétude de quoi ?

— J'ai pensé tout à coup que j'allais avoir à faire mon en-

trée dans votre hôtel, moi pauvre fille, au milieu d'un luxe et d'un monde brillant qui me sont inconnus, au je me trouverai dépaylée et peut-être ridicule...

— Ridicule, ma chère enfant, vous ne pouvez pas l'être ! répliqua Jacques Lagarde en souriant malgré lui de la naïveté de Marthe ; quant au monde qui vous épouvante, vous y serez vite acclimatée...

— J'aime passionnément la campagne, et je m'habituais à l'existence si calme et si douce que je menais ici, grâce à vous...

— Bref, vous regrettez de quitter cette existence champêtre ? — J'en conviens.

— Je regrette donc, chère enfant, de ne pouvoir vous laisser la continuer indéfiniment, car je désire par-dessus tout vous être agréable ; mais votre retour à Paris est nécessaire. Je veux que vous partagiez avec ma cousine Angèle la direction de ma maison.

— Je le ferai de mon mieux, balbutia Marthe, et je tâcherai de justifier la confiance que vous voulez bien me témoigner.

— Rien ne vous retient d'ailleurs ici... dit Jacques pris d'un soupçon, au moment précis où la fille de Périue lui parlait de confiance.

— Oh ! rien ! ! absolument rien ! ! répondit vivement l'orpheline pour cacher son trouble.

— Alors vous ne regretterez pas longtemps le *Petit-Castel*, car à Paris votre vie sera si bien remplie qu'il n'y aura point de place pour l'ennui ! D'ailleurs, puisque vous vous plaisez au *Petit-Castel*, je vous promets que nous y reviendrons de temps en temps.

— Sera-t-il encore ici, lui, quand nous reviendrons ? se demanda Marthe ; puis, tout haut : Et quand partirons-nous, monsieur le docteur ?

— Dès que vous aurez fait votre malle et que vous serez habillée... J'ai une voiture qui nous conduira...

— Je vais donc me préparer à l'instant.

— Tout à l'heure... Nous avons encore à causer...

— Causer ? répéta Marthe surprise, et vaguement inquiète. De quoi ?

— Vous allez le savoir, chère enfant...

Le docteur et la jeune fille étaient arrivés, non loin de l'habitation, sous un groupe de tilleuls séculaires couvrant de leur ombre un banc rustique.

— Asseyez-vous là, Marthe, continua Jacques en désignant le banc, et veuillez m'accorder toute votre attention.

La quasi-solennité de ce début inquiétait l'orpheline.

Elle se demandait si le docteur n'avait point deviné le secret de son amour naissant ? Elle commençait à craindre d'avoir été trahie par son émotion, ses réticences et ses mensonges.

Jacques Lagarde venait de la prier de s'asseoir... Elle obéit.

— Chère enfant, lui dit-il en attachant sur elle un regard dont elle aurait trouvé l'expression étrange si elle n'avait eu les yeux fermés, vous êtes très jeune, et vous êtes très belle, par conséquent vous rencontrerez sur votre chemin nombre de gens qui se prendront d'amour pour vous...

Marthe devint pourpre.

— Oh ! monsieur le docteur... bégaya-t-elle.

— Laissez-moi continuer, ma chère Marthe. Vous allez entrer dans une vie nouvelle, faire vos débuts au milieu d'un monde que vous ne connaissez pas, et contre lequel je dois vous mettre en garde.

— A Paris je recevrai beaucoup, et je ne parle pas seulement des gens qui s'adresseront à moi comme médecin, mais de ceux qui viendront comme invités à mes soirées, à mes fêtes, car les salons de mon hôtel seront souvent ouverts, et c'est vous que je chargerai d'en faire les honneurs...

— Je ne m'en tirerai jamais ! ! s'écria Marthe avec un véritable effroi.

— Vous vous en tirerez à merveille, au contraire ! répliqua

Jacques Lagarde, il ne vous faudra qu'un peu d'habitude, et votre grâce fera le reste... Je continue...

— Parmi ces invités se trouveront des jeunes gens... Parmi ces jeunes gens, les uns froids, blasés, usés, vieux avant l'âge. Ce sera le grand nombre. Point dangereux ceux-là. Les autres aussi inflammables que les premiers sont incombustibles, et leurs cœurs flamberont comme des allumettes chimiques sous les regards de deux beaux yeux.

— Le contact de ceux-là serait plein de périls pour une jeune fille de tête faible, fière de sa grâce, orgueilleuse de sa beauté, et la grande majorité des jeunes filles est ainsi ; mais ces périls je ne les crains pas pour vous dont la tête est forte, dont l'intelligence est saine et l'âme-vigoureusement trompée. Vous avez passé par l'école du malheur, qui donne de l'expérience aux plus jeunes... Vous saurez ce que valent les propos galants des godelureaux qu'attire tout joli visage, et vous ne vous y laisserez pas prendre... Je serai là d'ailleurs pour veiller sur vous, et j'y veillerai avec sollicitude... Vous en êtes bien certaine, n'est-ce pas ? ...

— Oh ! oui, j'en suis certaine ! répondit Marthe avec émotion, vous êtes bon, monsieur le docteur, vous êtes généreux, et je crois fermement que vous m'aimez...

— Certes, je vous aime, mon enfant, et plus peut-être que vous ne le pensez...

En parlant ainsi Jacques Lagarde prenait une de mains de Marthe et la pressait dans les siennes.

Sans défiance, sans arrière-pensée, l'orpheline abandonna sa main à Thompson qui ressentait pour elle, du moins elle le croyait, une affection si profonde, si pure, si paternelle.

Le pseudo-Thompson poursuivit :

— Quoique je sois relativement jeune encore j'ai vécu beaucoup, et dans des milieux différents, ce qui me permet de connaître la vie à fond, sous tous les aspects... Vous possédez le don précieux, mais à certains points de vue funeste, d'une beauté exceptionnelle... Vous serez, je vous le répète, assailli dès votre entrée dans le monde par les empressements d'amoureux plus ou moins sincères... Il importe donc que je vous trace une ligne de conduite, une route à suivre au milieu de ces écueils qui deviendraient dangereux, très dangereux même, pour toute autre que pour vous.

— Mais, interrompit Marthe, les dangers dont vous parlez ne m'apparaissent point clairement... Qui donc oserait me manquer de respect dans votre maison ? ...

— Personne, j'en suis certain ; aussi n'est-il pas question de périls pour votre honneur intact, mais pour votre cœur ingénu qui pourrait, sans le savoir, perdre sa liberté...

Marthe, pour la seconde fois, devint pourpre, en songeant au jeune homme inconnu dont l'image, depuis deux jours, remplissait sa pensée.

— Oh ! monsieur le docteur, répondit-elle d'une voix mal assurée, cela n'est point à craindre...

— Aussi je ne le crains que dans une certaine mesure, et je ne le craindrai plus du tout si vous faites exactement ce que je vais vous dire et qui certes n'est pas difficile : il s'agit tout simplement de jouer le rôle de la légendaire Salamandre entourée de flammes, et de passer indifférente et froide au milieu des incendies allumés par vos yeux... Laissez-vous aimer sans aimer vous-même... Ecoutez en souriant les déclarations, n'y répondez jamais !... Accueillez tout le monde, n'encouragez personne... On vous accusera de coquetterie... Tant mieux. La coquetterie est une force une très grande force !

VII

A mesure que Jacques Lagarde avançait dans son petit discours, une expression grandissante d'étonnement se peignait sur le visage de Marthe.

— Comment ! monsieur le docteur, s'écria-t-elle quand il eut achevé, vous voulez que j'écoute tranquillement des déclarations, des protestations, des serments, des soupirs ? en un mot que je me laisse faire la cour ?

— Parfaitement bien. Où voyez-vous du mal à cela ? répondit le médecin.

— Mais si par malheur quelqu'un de ceux dont vous parlez venait à m'aimer sérieusement ? ...

— Cela serait de nulle importance, puisque vous ne l'aimez pas...

— J'aurais eu l'air d'écouter avec plaisir ses propos d'amour on ne les interrompant point dès les premiers mots... il se croirait le droit d'espérer...

— Votre indifférence, par la suite, lui prouverait son erreur.

— Il souffrirait.

— Qu'importe ? Ce serait sa faute et non la vôtre ! Sur un champ de bataille, on ne s'occupe des blessés que pour les envoyer à l'ambulance. Ceux qui ont fait les blessures n'en ont aucun remords... La vie est un champ de bataille... Encore une fois, soyez coquette... c'est le moyen d'être invulnérable ! Voilà tout ce que j'avais à vous dire, ma chère Marthe... Je pense que vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur le docteur.

— Et vous obéirez à mes leçons ? ...

— Je ferai de mon mieux...

— J'espère d'ailleurs que la contrainte que je vous impose ne sera point de longue durée, reprit Jacques Lagarde, peut-être même n'aurez-vous pas besoin de la subir... Cela dépend de certains événements qui doivent s'accomplir d'ici à peu de jours... il se peut qu'un grand et prochain changement se fasse dans ma vie, mettant à néant tous mes projets actuels. Alors, au lieu d'habiter l'hôtel de la rue Miromesnil, je m'éloignerai de Paris...

— Vous vous éloignerez de Paris... murmura la jeune fille avec anxiété, presque avec angoisse.

— Oui, et non seulement de Paris, mais de la France...

— Pour longtemps ?

— Pour toujours sans doute.

L'orpheline devint mortellement pâle et chancela.

Jacques se méprit aux motifs de l'émotion si visible et si poignante qu'elle éprouvait.

Il crut qu'elle avait peur de se voir abandonnée et de nouveau seule au monde, comme au moment de la mort de sa mère, aussi se hâta-t-il d'ajouter de sa voix la plus douce, avec des intonations caressantes et félines :

— Oh ! soyez sans crainte, chère Marthe. Quoi qu'il arrive vous ne me quitterez point... Vous ne me quitterez jamais et... qui sait... qui sait ce que l'avenir vous réserve ?... Nous causerons de cela plus tard...

Marthe n'entendait pas...

Elle n'écoutait plus...

Sa pensée se concentra tout entière dans l'épouvante inouïe de quitter Paris... la France...

Mais alors tout espoir serait perdu de revoir cet inconnu qu'elle aimait, elle le comprenait bien maintenant, de toutes les puissances de son âme...

Si cela était, son cœur se briserait dans sa poitrine et il ne lui resterait qu'à mourir...

— Vous voilà rassurée, chère enfant, lui dit Jacques Lagarde. Allez vous préparer. Je vous attends...

Marthe s'éloigna rapidement, moins pour obéir que pour cacher son trouble, son désespoir, et ses larmes qu'elle sentait prêtes à jaillir.

Arrivée dans sa chambre, elle se laissa tomber à deux genoux et elle éclata en sanglots.

— Mère chérie, balbutia-t-elle au milieu des hoquets convulsifs qui secouaient sa poitrine, ne m'as-tu donc mis au monde que pour y souffrir ?

— Je t'aimais ou plutôt je t'adorais, et Dieu m'a enlevé mon plus grand bonheur, en t'appelant à lui.

— Aujourd'hui, mon cœur ne m'appartient plus... il est rempli d'une tendresse qui ne ressemble en rien à celle que j'éprouvais pour toi, et voilà que cette tendresse me prépare une douleur nouvelle...

— Conseille-moi, mère chérie... je n'ai d'espoir qu'en toi, qui de là haut veille sur ton enfant.

« Ce jeune homme que le hasard a mis hier en ma présence et dont je ne sais pas le nom, je l'aime et il l'ignore... Je sens que si je ne dois point le revoir, il n'y a plus ici-bas de bonheur pour moi, et il faut partir... il faut quitter ce pays, m'éloigner sans lui avoir dit que mon âme était attachée pour toujours à la sienne... que sa vie était ma vie!

« Oh! mère chérie, c'est trop souffrir!!... Soutiens-moi!... console-moi! »

Marthe pleura et pria longtemps, puis il lui sembla qu'une voix lointaine et mystérieuse répondait à son appel.

Cette voix parlait d'espérance.

L'orpheline se releva ranimée.

— Je t'ai entendue, mère chérie, balbutia-t-elle en essuyant ses yeux. Dieu t'a permis de me répondre... Tu m'as rendu force et courage... Je sais que tu veilles sur moi. J'ai confiance.

Elle termina rapidement sa malle, s'habilla et descendit.

Le docteur Thompson causait avec l'entrepreneur.

La jeune fille entendit ce fragment de dialogue :

— Ainsi ce soir tout sera fini... disait le médecin.

— Oui, monsieur... Il ne me reste qu'à faire placer les portes doubles et enlever les gravats.

— Je vous prie de ne point vous éloigner de la villa avant que le travail soit terminé... J'ai l'intention de partir demain pour le voyage dont je vous ai parlé... Ce soir, vers six heures, mon cocher viendra prendre ici divers objets et vous lui remettrez les clefs...

— C'est entendu, monsieur... Vous pouvez vous en rapporter à moi...

Jacques se tourna vers Marthe.

— Venez, ma chère enfant... lui dit-il.

Et avec elle il sortit de la villa.

L'orpheline jeta un regard profondément triste sur l'habitation, sur le parc, sur la rivière.

De loin, à travers les branches des arbres, elle entrevit un bateau qui remontait le petit bras.

À cette vue elle sentit de nouveau son cœur défaillir.

Elle venait de reconnaître le jeune homme à qui elle laissait son âme.

La voiture qui avait amené Jacques Lagarde stationnait près du perron.

Le docteur fit monter Marthe la première et s'assit à côté d'elle.

L'entrepreneur ferma la portière, ouvrit lui-même la grille, et le cocher fouetta son cheval.

Paul errait dans son bateau sur la rivière qui entourait les deux tiers du petit parc.

Il espérait toujours une apparition de la *Fée des saules*.

Son espoir, nous le savons, devait être déçu.

En proie à une profonde mélancolie, il rentra chez lui où Madeleine l'attendait pour lui servir à déjeuner.

Sa tristesse avait visiblement grandi depuis la veille, ce qui naturellement augmenta les inquiétudes de la vieille et fidèle servante.

Elle essaya d'interroger son jeune maître, mais il ne répondit pas ou répondit par des faux-fuyants.

Après avoir à peine mangé, il se hâta de quitter la maisonnette, remonta dans son bateau et, jusqu'au soir, il fit semblant de pêcher en face des berges du parc.

Il lui semblait à chaque instant que la forme adorée de la jeune femme allait se détacher, radieuse, sur les fonds sombres de la verdure...

Hélas! au moment où il attendait ainsi, la *Fée des saules* n'était plus au *Petit-Castel*!

Ce même jour, à six heures, les travaux commandés par le pseudo Thompson étaient terminés et l'entrepreneur Demichiel, après avoir fidèlement accompli sa promesse, remettait les clefs de la villa au cocher alsacien qui venait d'arriver, et qui repartit aussitôt en emportant le bagage de Marthe.

Le *Petit-Castel* était maintenant désert.

Vers dix heures du soir, le même jour, par une nuit très

sombre, une voiture de maître attelée d'un bon cheval, s'arrêta devant la grille fermée.

Un homme en descendit, ouvrit sans bruit cette grille avec une clef qu'il tira de sa poche, et dit au cocher :

— Entre au pas...

Un instant après la voiture faisait halte de nouveau près du perron.

Le cocher mit pied à terre.

— Faut-il remiser la voiture et conduire le cheval à l'écurie? demanda-t-il.

— Non... C'est tout à fait inutile... Nous n'en avons que pour peu de temps... Prends les clefs qui sont dans la voiture, et ouvre... Moi je me charge du paquet...

Après avoir pris le trousseau de clefs placé sur un des coussins du coupé, le cocher gravit les degrés du perron et ouvrit la porte principale.

Derrière lui venait son compagnon portant une boîte de forme oblongue fort encombrante car elle n'avait pas moins d'un demi-mètre de longueur, et quarante centimètres environ de largeur et de hauteur.

Le cocher pénétra le premier dans le vestibule noir comme un four.

Il tira de la poche de son vêtement de livrée une lanterne sourde de petit modèle, écarta la plaque de métal qui la fermait, et la lumière jaillit aussitôt, éclairant les visages.

L'homme qui portait la boîte était Jacques Lagarde, et celui qui l'accompagnait, faisant fonction de cocher, était Pascal Saunier déguisé par l'application d'une paire de favoris touffus.

— Déposons d'abord ceci dans l'armoire de l'office, dit Jacques, nous verrons ensuite si tout est en ordre...

Pascal ouvrit la porte de la salle à manger, jetant un coup d'œil sur le travail qui y avait été fait, puis celle de l'office, et Jacques plaça sa boîte dans un placard qu'il referma et dont il retira la clef.

— Allume donc quelque chose... fit-il ensuite, avec cette lanterne on n'y voit goutte...

Pascal alluma les bougies d'un flambeau à deux branches.

— A la bonne heure! continua Jacques. Maintenant, examinons les travaux... Voilà l'orifice du tuyau qui établit une communication invisible entre l'office et la salle à manger... Il est impossible de se douter de son existence, tant le raccord a été bien fait... Voyons les portes...

Après avoir examiné les verrous, il poursuivit :

— De ce côté, cela paraît solide. Nous ferons une expérience tout à l'heure... Passons à la salle à manger.

Il étudia le système des fermetures à secret et parut satisfait.

— Enferme-toi dans cette pièce... commanda-t-il à Pascal, je vais sortir, et quand je frapperai depuis le dehors au volet de cette fenêtre, tu crieras le plus fort que tu pourras, comme si tu appelais à l'aide... Est-ce compris?

— C'est compris... répliqua Pascal. Va...

Jacques sortit et alla frapper au volet de la salle à manger, contre lequel aussitôt après il appuya son oreille.

Il écouta pendant quelques instants, frappa de nouveau et écouta encore.

— Je n'entends absolument rien... murmura-t-il en rentrant dans la villa et en regagnant la salle à manger.

— Tu as crié? demanda-t-il à Pascal, qui répondit :

— De toutes mes forces, à m'en donner une extinction de voix. Tu n'as rien entendu?

— Rien. L'épreuve est satisfaisante. Descendons au sous-sol...

Tous les deux descendirent.

On ouvrit les portes doublées de fer. On fit jouer les ressorts, et de leur examen attentif résulta la certitude que toutes choses étaient exécutées avec le soin le plus consciencieux.

Aucun détail ne laissait à désirer.

De l'office on passa dans le cellier dont on avait muré la fenêtre.

L'anneau de fer se trouvait solidement scollé dans la muraille.

— Nous allons recommencer ici l'épreuve de tout à l'heure., reprit Jacques. Enferme-toi, et dès que j'aurai frappé au mur, pousse des cris de Mélusine ! S'il en résulte une extinction de voix complète, ajouts-t-il en riant, on la soignera...

La seconde expérience fut aussi satisfaisante que la première.

Jacques rejoignit Pascal.

— Il y a nécessairement dans la cuisine des bassins de zinc et des seaux, reprit-il, fais-moi le plaisir de les prendre et de les apporter ici...

Pascal obéit et rapporta deux grands baignoires en zinc et trois seaux.

— Voilà un robinet qui donne de l'eau en abondance, continua le pseudo-Thompson en désignant de la main le robinet de cuivre placé au-dessus d'une large pierre creusée en forme de cuvette, c'est bien... A cette heure, nous allons prendre la suspension du fumoir et l'accrocher à ce piton...

Le piton dont parlait Jacques se trouvait vissé juste au point central du plafond.

Au dessous se dressait sur ses pieds massifs la table de chêne de l'office.

— Quand nous aurons fini, dit Pascal, je pense que tu voudras bien m'expliquer ce que tu comptes faire ici, et quels sont les motifs de tout ce déménagement...

— Je n'aurai rien à t'expliquer... tu verras demain par tes propres yeux... répliqua Jacques. En attendant, viens me donner un coup de main.

Les deux complices montèrent au fumoir, petite pièce très coquettement meublée qu'éclairait le soir une suspension de cuivre à chaînettes et à contre-poids.

Ils la détachèrent et vinrent l'accrocher au piton qu'avait désigné Jacques Lagarde.

— La lampe est-elle prête à allumer ? demanda celui-ci.

— Oui... répondit Pascal après examen. Elle est pleine d'huile et la mèche est neuve...

— Parfait ! Il ne reste plus qu'à aller chercher le paquet resté dans la voiture...

— J'y vais...

Pascal disparut et rentra bientôt portant un paquet auquel une forte toile brune servait d'enveloppe, et que serraient des cordelettes entrecroisées.

VIII

Jacques dénoua les cordelettes, ouvrit la toile et en tira deux vêtements de caoutchouc noir, semblables pour la forme à ceux que revêtent les pêcheurs quand ils vont jeter l'épervier, et se nouant aux poignet, aux chevilles et au cou.

A ces vêtements étaient jointes deux paires de bottes de voyage fourrées, qu'on pouvait mettre sans être obligé d'ôter les chaussures que l'on portait.

Le docteur ouvrit un placard, y plaça les divers objets que nous venons d'énumérer, ensuite il tira de sa poche un petit paquet de bandes de toiles blanches pareille à celles dont les médecins font usage pour les pansements, et un flacon bouché à l'émeri. Bandes et flacons furent posés dans le même placard qu'il referma.

— Remontons... dit-il alors, et ne laissons rien d'ouvert derrière nous...

Les deux hommes regagnèrent le rez-de-chaussée.

Jacques y jeta un dernier coup d'œil, et s'écria d'un ton joyeux :

— Tout va bien !... En route !...

Quelques minutes plus tard les portes du *Petit-Castel* étaient soigneusement closes, et la voiture roulait sur la route de Gravelle à Charenton.

A Charenton, Pascal prit à droite et remonta vers le bois de Vincennes.

Arrivé au milieu du bois il s'arrêta, descendit du siège et jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

La route était déserte, l'obscurité profonde, le silence absolu.

Pascal enleva en un tour de main son chapeau, sa perruque, ses favoris postiches, son ample pardessus de livrée et tendit ces divers objets par la portière à Jacques qui les déposa dans le coffre de la voiture ; il eut soin de reformer à clef ce coffre après en avoir tiré un petit chapeau de fantaisie dont se coiffa Pascal. Ayant ainsi repris son apparence habituelle, le jeune homme remonta sur le siège et fouetta le cheval vigoureux qu'il conduisait.

En quelques minutes le coupé, traversant le bois, gagna Saint-Mandé et l'avenue de Vincennes.

A deux heures du matin, le docteur Thompson et son secrétaire, Pascal Rambert, rentraient à l'hôtel de la rue Miromessin, où l'Alsacien mettait le cheval à l'écurie et la voiture sous la remise.

* * *

Malgré la tristesse profonde qu'elle ressentait de quitter le *Petit-Castel*, où elle laissait son cœur à un inconnu, Marthe avait éprouvé un réel plaisir en retrouvant Angèle.

L'ex-marchande à la toilette, suivant avec docilité les instructions, pour ne pas dire les ordres de Jacques et de Pascal, s'était répandue en protestations de sympathie et en caresses de bienvenue pour l'orpheline, dont elle ne pouvait, du reste, s'empêcher de subir le charme.

Elle lui avait remis les clefs de maîtresse de maison en lui faisant visiter l'hôtel de la cave au grenier.

La jeune fille ayant toujours vécu dans des milieux modestes et presque pauvres, était émerveillé d'un luxe qui lui semblait princier et se disait que pour faire face à de pareilles dépenses, le docteur devait posséder une fortune énorme.

Angèle le conduisit en dernier lieu aux chambres qui lui étaient destinées et qu'elle réservait pour la bonne bouche.

Marthe fut littéralement éblouie, car les pièces constituant son appartement personnel étaient de véritables merveilles d'élégance et de confortable.

Après s'être rendu compte de tout, la jeune fille prit la direction de la maison, mais en se réservant de recourir souvent à l'expérience d'Angèle et de lui demander des conseils, surtout lorsqu'il s'agirait de commander les repas, et de vaier les menus de manière à exciter l'appétit des convives.

Bref, chose rare ! les deux femmes s'entendaient à merveille et aucun nuage ne paraissait devoir s'élever entre elles, mais cette bonne harmonie ne pouvait enlever du cœur de Marthe les souvenirs où elle se complaisait avec une sorte de volupté douloureuse.

Dès qu'elle se fut retirée dans son appartement et qu'elle s'y trouva seule, elle se mit à pleurer, et ce ne fut qu'à une heure assez avancée de la nuit qu'elle put goûter un peu de repos.

Jacques et Pascal, quoiqu'ils se fussent couchés tard, s'étaient levés de bon matin, et causaient dans le cabinet du docteur.

Leur conversation roulait principalement sur les réclames éditées par les journaux du matin.

Ces réclames, très habilement faites et payées fort cher, assignaient une date fixe à l'ouverture de la clinique du docteur Thompson, spécialiste américain distingué, inventeur d'une méthode infailible pour combattre une maladie fléau de notre époque surmenée, l'ANÉMIE, et pour en triompher en fort peu de temps.

Le docteur Thompson, ajoutait la réclame, comptait à son actif des succès innombrables, et pas un seul insuccès à son passif.

Les articles dont Jacques avait donné le canevas et les formules scientifiques, et que Pascal avait rédigés avec une certaine élégance de style qui lui était naturelle, devaient produire une sérieuse impression sur le public parisien.

— Dans huit jours, dit Jacques, je recevrai mes clients, quel que soit le résultat de ce que nous allons tenter... Nous verrons ensuite à prendre un parti...

—Comptes-tu positivement devenir possesseur du TESTAMENT ROUGE ? demanda Pascal.

—Certes ! Si je n'y comptais point je n'aurais pas poussé comme je l'ai fait les travaux du *Petit Castel*.

—Ces travaux, j'en ai compris le but en partie. Mais je ne comprends absolument rien à nos opérations de la nuit dernière.

—Je te répète que des explications seraient inutiles... Tu verras par tes propres yeux. Main. mant occupons-nous de choses urgentes... il est nécessaire d'augmenter le personnel de la maison...

—Les domestiques sont dangereux... répondit Pascal.

—Dangereux, soit, mais indispensables... D'ailleurs il ne se passera rien de suspect ici ; rien même de mystérieux... Nous vivrons en pleine lumière. Qu'aurions-nous donc à craindre ? Ne sachant quoi que ce soit, nous ne pouvons redouter les indiscrétions... Il faut un valet de pied très décoratif qui soit à demeure dans le vestibule, un valet de chambre pour le service intérieur, et un jeune garçon, un PAGE pour introduire les clients dans mon cabinet... La livrée du valet de pied doit être brillante, habit bleu à la française avec aiguillettes bleu et or, gilet et culottes de panne rouge, bas de fil d'écosse blanc bien tirés sur les mollets (les mollets sont indispensables). Le valet de chambre portera l'habit noir et la cravate blanche, et le page la veste ronde, de forme anglaise, à trois rangs de boutons sur le plastron...

—Je me charge de tout cela... j'ai même un page en vue... un enfant de treize à quatorze ans, fort gentil et de bonne mine... Quant aux femmes, que décides-tu ?

—Il nous faut une cuisinière très capable, un vrai cordon bleu...

—On le trouvera. Et ensuite ?

—Personne autre... L'Alsacienne servira de femme de chambre à Marthe et à Angèle. Les jours de réception, nous prendrons un maître d'hôtel et des valets de supplément... Cela se fait partout... Maintenant, il s'agit de combiner un plan pour que le libraire Fauvel vienne ce soir sans défiance au *Petit-Castel*.

—Ne lui as-tu pas dit que tu aurais recours à ses lumières pour une expertise ?

—Parfaitement : mais lui donner rendez-vous la nuit serait le comble de la maladresse... Il pourrait se défier...

—Invite-le à dîner ici, et après dîner nous partirons avec lui pour le *Petit-Castel*.

—Mauvaise idée ! répliqua Jacques en haussant les épaules. Il ne faut pas qu'on le voie ici aujourd'hui, si on ne doit plus le revoir...

—C'est juste.

—J'ai une idée, mais pour la mener à bien nous aurons besoin de la collaboration d'Angèle. Nous pouvons compter sur elle, n'est-ce pas ?

—Autant que sur nous-même. Je réponds d'Angèle comme de moi. Elle n'a point de scrupules, et son idée fixe est de nous voir très riches, convaincue qu'elle partagera notre fortune, ou du moins la mienne. Quant aux moyens de nous enrichir, tous lui semblent bons pourvu qu'ils soient sûrs... Le jour où nous aurions besoin qu'elle nous prête main forte pour n'importe quoi, elle le ferait sans hésiter...

—C'est bien... veux-tu sonner ?...

Pascal appuya sur le bouton d'une sonnette électrique.

L'Alsacienne se présenta.

Jacques lui dit :

—Allez prévenir Mme Angèle que nous serons reconnaissants si elle a la complaisance de venir nous retrouver ici...

Quelques minutes plus tard l'ex-marchande à la toilette entra dans le cabinet du docteur.

—Bonjour, cousin ! fit-elle en riant et on tendant la main à Jacques Lagarde. Vous me demandez ?...

—Oui, ma chère Angèle... répliqua le pseudo-Thompson.

—Aurais-je la chance de vous être bonne à quelque chose ?

—Vous avez cette chance... Nous allons avoir, aujourd'hui même, sérieusement besoin de vous...

—Ah ! ah ! s'écria l'amie dévouée de Pascal avec une expression joyeuse. Entrons-nous donc enfin dans la période de l'action ? Cent fois tant mieux, surtout si vous ne me laissez pas trop au second plan... Je vaudrais mieux que ça, parole d'honneur ! ! De quoi s'agit-il ?

—Nous aurons aujourd'hui quelqu'un à dîner.

—Mais c'est Marthe que vous avez chargée de tout diriger à l'intérieur...

—Marthe n'a rien à voir dans le dîner que je compte offrir ce soir à l'un de mes amis...

—Il n'aura donc pas lieu à l'hôtel ?

—Il aura lieu là-bas...

—Au *Petit Castel* ?

—Oui. Quand nous arriverons, vers sept heures du soir, tout devra se trouver prêt... le couvert dressé, les fenêtres ouvertes, comme si la maison était habitée...

—Facile... Qui dois-je emmener ?

—Personne...

—Ça ne serait pas si facile que ça, alors ! ! C'est à peine si j'aurai le temps de me procurer des provisions là-bas... en supposant que j'en trouve. Ce qui ne paraît nullement prouvé.

—Inutile de vous procurer au *Petit-Castel* quoi que ce soit. Vous prendrez une voiture, vous passerez chez un grand marchand de comestibles, et vous emporterez les éléments d'un dîner complet, boîte de soupe à la tortue que vous n'aurez qu'à faire réchauffer, foies gras truffés, volaille, primeurs, fruits, tout ce qu'il faut enfin, pour réjouir l'âme d'un gourmet. Quand aux vins vous n'avez pas à vous en occuper... la cave est suffisamment garnie...

—Compris. Tout sera prêt...

—Et surtout, ajouta Jacques en soulignant en quelque sorte par l'intonation les derniers mots de sa phrase, surtout ne vous étonnez de rien là-bas...

—Je ne m'étonne que d'une chose, répliqua vivement Angèle, c'est que vous n'avez pas déjà, dans la main la fortune entière du feu comte de Thonnerieux.

—Nous ferons ce soir un pas, ma chère cousine, pour nous rapprocher de cette fortune...

—Alors, dit avec un sourire cynique l'ex-marchande à la toilette, alors c'est un dîner d'adieu que vous allez offrir à votre ami.

—Quelque chose comme cela...

—Parfait ! je vais me hâter... Les clefs du *Petit-Castel* ?

—Les voici.

Jacques prit les clefs dans un des tiroirs de son bureau et les lui présenta en ajoutant :

—Partez-vous tout de suite ?

—*Illico* ! Je déjeunerai dehors, pour me mettre en avance... Je vais m'habiller, sortir, fréter une voiture, passer chez le marchand de comestibles, prendre mes provisions, et filer vers le *Petit-Castel*... J'emporterai tout, même du pain...

—Vous faut-il de l'argent ?

—Non... j'en ai... Nous compterons plus tard...

—Ne ménagez rien...

—Soyez tranquille.

—Un mot encore... Marthe vous demandera certainement où vous allez... Trouvez un prétexte à votre absence...

—Je dirai à Marthe que je vais visiter une de mes amies à Versailles, et que j'y coucherai peut-être... Ce n'est pas plus malin que ça !

—Ah ! je vois qu'avec vous on peut être tranquille... Au revoir, cousine !... A ce soir !...

—A ce soir... Et je vous promets un dîner à vous en lécher les doigts jusqu'au coude ! comme on dit dans le grand monde...

Angèle embrassa Pascal, serra la main de Jacques et sortit comme un tourbillon.

—Elle ne demande qu'à marcher, tu vois ! fit l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux.

—Oui, et j'en suis fort aise. Ce sera une précieuse auxiliaire... Songeons maintenant à Fauvel... Combien nous faut-il de temps pour aller en ligne directe de Paris au *Petit-Castel* avec notre voiture ?

—Une heure et quart.
 —Il faut prévenir Fauvel qu'à cinq heures et quart on ira le prendre chez lui.
 —Le prévenir comment ?
 —Par un mot ?
 —Non. Ecrire serait une lourde sottise. Une lettre se retrouve et vous compromet. L'Alsacien ira.
 —Eh bien, si tu veux suivre mon conseil, fais lui donner rendez-vous de ta part dans un café quelconque où nous le prendrons.
 —Tu as raison... Ça vaut mieux que de montrer une voiture à sa porte.
 —Une réflexion... l'Alsacien aura vu le bonhomme... Ce sera déjà trop...
 —C'est vrai, mais comment faire ?
 —Voici ! Fauvel, m'as-tu dit, demeure au troisième étage...
 —Oui, et son nom est sur la porte.
 —Eh bien, j'irai moi-même, je monterai chez lui sans m'adresser au concierge et je le préviondrai que nous le prendrons ce soir, à cinq heures, à un café quelconque où nous ne serons même pas obligés d'entrer... Il suffira de faire un signe à notre homme... Laisse-moi du reste arranger tout cela et nous n'aurons absolument rien à craindre.
 —Quand iras-tu ?
 —Tout de suite... Je rentrerai pour déjeuner...
 —Va donc, et surtout sois prudent ?

IX

Pascal fit rapidement sa toilette et prit le chemin de la rue Guénégaud ; à dix heures précises il sonnait à la porte du logement d'Antoine Fauvel.

Le bouquiniste vint ouvrir, et demanda au jeune homme qu'il ne connaissait pas ce qu'il désirait.

—Je suis le secrétaire du docteur Thompson, répondit Pascal, et c'est lui qui m'envoie...

—Donnez-vous la peine d'entrer fit le bouquiniste en s'effaçant pour laisser passer le visiteur. Je devine ce qui vous amène. Le docteur est furieux contre moi, et vous venez, de sa part, m'adresser des reproches...

—Des reproches ? répéta Pascal. Pas du tout, monsieur. Qui peut vous pousser à croire cela ?

—J'avais promis de lui envoyer hier les ouvrages commandés par lui, et des affaires survenues au dernier moment m'ont empêché de lui tenir parole.

—Il ne s'agit pas de ce retard...

—De quoi donc, alors ?

—De l'expertise dont le docteur vous a parlé...

—Ah ! très bien... Je me souviens... Une Bibliothèque à vendre dans une propriété aux environs de Créteil. Est-ce que le jour de cette expertise est fixé ?

—Elle aura lieu demain matin.

—Bravo !... ça me va parfaitement... Je suis prêt à me rendre au désir exprimé par le docteur Thompson, mon très estimé client...

—Il m'avait dit que nous partirions la veille pour sa maison de campagne où nous coucherions...

—Son intention est toujours la même... Il vous prie donc de vous tenir prêt à aller dîner avec lui à sa villa...

—Je suis prêt... A quelle heure le rendez-vous pour partir ?...

—A cinq heures précises...

—En quel endroit ?

—Désirez-vous qu'on vienne vous chercher ici ?

—Nullement... J'ai des courses à faire qui me tiendront dehors une partie de la journée... Je dois me trouver à quatre heures et demie boulevard de Strasbourg... Voulez-vous que j'attende le docteur au café du Dix-Neuvième Siècle ?

—Cela lui conviendra, j'en suis sûr.

—Alors, c'est convenu. Je serai là quelques minutes avant cinq heures, assis à la terrasse...

—Le docteur ne vous fera point attendre... il est l'exactitude en personne...

Pascal se retira et Fauvel s'apprêta pour aller faire les courses qui l'appelaient hors de chez lui.

Avant de sortir il appela Gendrin, son ouvrier.

—C'est demain dimanche, lui dit-il, je suppose que vous ne comptez pas travailler.

—Non, monsieur... j'ai projeté avec ma femme d'aller voir notre petite fille qui est en nourrice près de Melun... et même, si vous pouviez vous passer de moi, nous aurions bien désiré partir aujourd'hui...

—Rien ne s'y oppose, répondit Fauvel. Partez tout de suite si vous voulez... votre besogne est avancée et rien ne nous presse... Seulement, lundi, dès le matin soyez ici... Je dois, précisément lundi, m'absenter pour quelques jours, et j'aurai des recommandations à vous faire...

—Je serai ici lundi avant huit heures.

—C'est cela... Avez-vous besoin d'argent ?

—Dame ! si vous voulez m'en donner, monsieur, ça ferait bigrement mon affaire. On pourrait acheter un joujou à la moucheronne, faire un petit cadeau à la nourrice, et ma femme serait bien contente...

—Tenez, voici cent francs.

Gendrin prit le billet bleu que Fauvel lui tendait, et remercia avec effusion.

—Maintenant, allez-vous en, reprit le bouquiniste, j'ai à sortir et je veux fermer la porte derrière vous.

—Tout de suite, monsieur... le temps de passer mon paletot, et je décampe...

Cinq minutes après, Fauvel poussa les solides verrous dont la porte de service était garnie.

Au moment de quitter lui-même son appartement, il s'arrêta.

—Ah ! murmura-t-il, j'allais oublier le volume promis au docteur Thompson...

Il alla prendre dans la chambre noire les *Mémoires du comte de Rochefort* qu'il glissa dans la poche du côté de son pardessus, puis, après avoir tout refermé soigneusement, il sortit.

Devant la loge de la concierge il fit halte avec l'intention de prévenir qu'il ne rentrerait que le lendemain au soir.

Il trouva la porte fermée et la loge vide.

Un peu contrarié dans le premier moment, il ne tarda point à se dire :

—La bonne femme est allée cancaner dans le voisinage, mais peu importe, elle a sa clef. Demain matin elle ira faire ma chambre comme d'habitude, et verra bien que je ne suis pas rentré.

Et il s'éloigna.

Raymond Fromental, nous l'avons dit, avait envoyé ses sous-ordres surveiller les différentes bibliothèques de Paris.

Lui-même, avec deux hommes qu'il honorait d'une confiance toute particulière, Pradier et Bouvard, s'était installé depuis deux jours à la Bibliothèque nationale.

Pendant ces deux jours, aucun incident ne s'était produit.

On aurait pu croire que les pillards de livres se douaient de la surveillance établie et s'abstenaient de toute tentative.

—Il ne faut pas que cet insuccès nous décourage... disait Raymond à ses hommes. Nous reviendrons, sans nous lasser, jusqu'à ce que nous ayons pincé les voleurs. En attendant, redoublons de surveillance...

A dix heures, le samedi, au moment où la Bibliothèque de la rue de Richelieu ouvrait ses portes à ses lecteurs, trois hommes franchissaient l'un après l'autre le seuil de la salle de travail et, après avoir échangé une sorte de mot de passe avec l'employé placé à l'entrée, recevaient de lui des bulletins personnels.

Ces trois hommes, d'âges différents, étaient vêtus proprement mais sans la moindre élégance, comme le sont d'habitude les gens qui viennent faire des recherches ou compléter leurs études dans les bibliothèques.

Tous les trois portaient des lunettes.

Tous les trois avaient sous le bras gauche de vastes portefeuilles bourrés de papiers.

C'étaient Raymond, Pradier et Bouvard.

Bouvard se plaça au premier banc, à l'entrée du côté droit. Pradier s'assit, du côté gauche, au banc correspondant.

Raymond se dirigea vers l'estrade des conservateurs et, après avoir parlé tout bas à l'un d'eux pendant quelques secondes, alla s'installer à la première place de l'un des bancs les plus rapprochés de l'estrade.

De cette façon il pouvait communiquer du regard avec les conservateurs ce qui, dans les circonstances particulières où on se trouvait, suppléait à la parole d'une façon très suffisante.

Selon les règlements de la Bibliothèque et comme si, au lieu d'être des observateurs, les nouveaux venus étaient de simples travailleurs, chacun d'eux alla se faire délivrer un bulletin de demande et sur ce bulletin écrivit le titre d'un ouvrage qu'il désirait obtenir en communication.

On leur apporta ces ouvrages et ils se mirent à les feuilleter faisant semblant de prendre des notes, mais en réalité regardant à droite et à gauche, et examinant tout ce qui se passait dans la salle de travail.

Cette salle se garnissait peu à peu de monde.

Vers une heure de l'après-midi on y pouvait compter au moins deux cents travailleurs de tout âge, depuis les vieux savants compilant les ouvrages ignorés et barbares, jusqu'aux petits journalistes venant y chercher des sujets d'articles et de vieilles anecdotes à rajeunir. Il y avait même, dans le nombre, trois ou quatre femmes.

Malgré cette affluence de lecteurs un profond silence régnait dans l'immense pièce, silence troublé seulement par le bruit des doigts feuilletant les pages, des plumes grinçant sur le papier, et du pas régulier du gardien se promenant dans ses espaces libres ménagés entre les bancs, et veillant au service d'ordre.

Tout ce monde ne demeurait point immobile...

C'était un va et vient continu de gens demandant des volumes, interrogeant des catalogues.

Raymond ne perdait pas de vue le conservateur auquel il avait parlé en entrant ; mais aucun signe de celui-ci, aucun regard confidentiel, ne lui permettait d'espérer qu'il serait, ce jour-là, plus heureux que les jours précédents.

Brusquement il tressaillit.

L'œil du conservateur venait de se fixer sur lui, et pour la première fois l'expression de cet œil signifiait clairement :

— Il y a du nouveau...

Fronmental se leva et, sans affectation, s'approcha de l'estrade.

Le conservateur lui dit à demi-voix :

— On vient de m'apporter la demande de communication d'un livre excessivement rare qui n'est à la Bibliothèque que depuis un mois à peu près. . . Retournez à votre place et ne me perdez pas de vue. . . Lorsqu'on portera ce livre au lecteur je vous ferai un signe imperceptible pour tout autre que pour vous ; il vous suffira de suivre des yeux le gardien et vous saurez quel est le personnage qui semble suspect.

— Décrivez-moi ce personnage. . .

— Un jeune homme pâle et maigre.

— A cheveux blonds ? . . .

— Non. . . Les cheveux sont très noirs. . . Costume ecclésiastique. . .

— Un prêtre ! murmura Raymond, il paraît impossible que ce soit le voleur. . .

— Le costume peut être un déguisement. . .

— C'est juste. . . Quelle place occupe l'individu en question ?

— La place numéro 198.

— Bien. Ne vous occupez plus de moi, et laissez-moi faire. . .

Raymond rejoignit sa place.

Il y prit son chapeau, son portefeuille, ses papiers, le livre qu'il avait en lecture, et il alla se placer dans le banc situé derrière celui où se trouvait le jeune prêtre, vrai ou faux, qu'on venait de lui signaler.

De ce poste il pouvait ne perdre de vue aucun de ses mouvements. Une fois installé il ouvrit son volume devant lui et se mit à s'absorber dans sa lecture.

A côté de l'ecclésiastique en suspicion, à sa droite, se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, bien mis, portant un pince-nez d'écaille, et décoré du ruban de la Légion d'honneur.

A sa gauche travaillait une femme de vingt-six ou vingt-sept ans, point jolie, négligemment vêtue, comme le sont la plupart des femmes qui viennent faire des recherches dans les bibliothèques.

Tous les trois paraissaient très attentifs à leur occupation.

La femme et le monsieur décoré prenaient note sur note.

Le jeune prêtre consultait un agenda qu'il tenait à la main.

En ce moment un employé vint lui demander son bulletin personnel, le prit et retourna à l'estrade des conservateurs.

Bouvard et Pradier, qui depuis leur arrivée dans la salle de lecture ne quittaient pas Raymond du regard, l'avaient vu se lever, changer de place, et naturellement s'étaient dit :

— Il y a du nouveau ! Méfiance !

Et ils échangèrent en même temps un coup d'œil significatif.

L'employé vint rapporter à l'ecclésiastique son bulletin personnel, en même temps que le livre demandé qu'il déposa à côté de lui.

Raymond vit alors l'homme et la femme assis à la droite et à la gauche du prêtre jeter sur le volume un coup d'œil rapide.

Le monsieur décoré se pencha comme pour chercher quelque chose dans son portefeuille, et prononça très bas une courte phrase que ne put entendre Raymond, ce qui ne l'empêcha pas de se dire :

— A coup sûr ce sont mes voleurs. . . Quel est celui des trois qui va partir avec le volume ? Oh ! le joli coup de filet !

Et il redoubla d'attention.

Le jeune homme en costume ecclésiastique avait ouvert le livre et s'était mis à lire ; mais, tout en lisant, il trouva moyen de passer son bulletin personnel à la femme, qui lui passa le sien, après avoir froissé et fait disparaître dans sa poche celui qu'elle venait de recevoir.

Quelques instants plus tard, elle posa son volume sur la tablette, à côté du prêtre.

Celui-ci en fit autant et tous deux, pendant quelques secondes, s'occupèrent à compulsor des notes prises sur des feuilles volantes.

Chacun ensuite étendit la main et reprit un volume, mais en ayant soin d'opérer l'échange, le prêtre saisissant le livre de la femme, et la femme celui du prêtre.

— C'est elle qui va sortir la première. . . pensa Raymond.

Et déjà il s'appretait à quitter sa place quand il vit le monsieur décoré tirer de son grand portefeuille un billet personnel en blanc et le glisser au prêtre qui le glissa à la femme.

Celle-ci prit une plume et remplit les blancs du bulletin.

Le tour était joué.

Raymond alors se leva ; laissant sur la tablette tout son attirail, il se dirigea du côté de la porte de sortie et s'assit à côté de Bouvard, installé, nous le savons, au premier banc, d'où il lui lança cette brève interrogation :

— Eh bien ? . . .

— Nous les tenons. Avez-vous vu où je me suis placé en dernier lieu ?

— Oui. . . derrière un prêtre.

— C'est notre voleur.

— Pas possible !

— Rien n'est plus exact, cependant. Le monsieur décoré assis à sa droite et la femme qui se trouve à sa gauche sont ses complices. La femme est en possession du livre volé. Elle sortira probablement la première. . . Je vais la suivre. . . Vous, Bouvard, filez l'homme décoré, et ne le quittez pas d'une semelle jusqu'à ce que vous sachiez où il demeure. . .

— Entendu !

Raymond se leva de nouveau, alla trouver Pradier et lui dit :

— Nous les tenons.

— En vous voyant changer de place, je m'en suis douté. . . répliqua Pradier.

—Vous voyez là-bas, sur ce banc, le jouno ecclésiastique derrière lequel je me trouvais ?

—Oui.

—Quand il sortira, ne le perdez point de vue... Il est essentiel que nous sachions si c'est un vrai prêtre, ce qui métonnerait bien, et quo nous connaissons son domicile...

—Entendu ! Je l'emboîterai !...

X

Pour la quatrième fois Raymond se leva, dit quelques mots tout bas au gardien placé près de la sortie, quitta la salle de travail, puis la bibliothèque, et alla se poster en flâneur sur l'asphalte, au coin du square Louvois, les yeux tournés vers la grande porte.

Cinq minutes tout au plus s'étaient écoulées, quand ses yeux lancèrent un éclair de joie.

La voleuse franchissait le seuil.

Sans hésiter sur la direction à suivre, elle tourna à gauche et descendit la rue de Richelieu.

Raymond lui laissa gagner une avance d'une vingtaine de pas et prit chasse.

Après avoir atteint la place du Carrousel la voleuse traversa le pont des Arts, remonta la rue des Saint-Pères jusqu'à la rue Jacob, tourna à gauche dans cette rue et disparut dans un café de très honorable apparence.

Fromental attendit environ deux minutes, et à son tour entra dans le café.

Installée tout au fond de la salle, à la petite table occupant le coin le plus sombre, la voleuse buvait un bock qu'on venait de lui servir.

Raymond s'assit de l'autre côté de la salle, demanda une demi-tasse, et prit un journal pour se donner une contenance.

Des consommateurs en très petit nombre peuplaient l'établissement.

Les uns jouaient au jacquet, d'autres aux cartes et aux dominos.

Quelques-uns lisaient en fumant.

Son premier bock absorbé, la voleuse s'en fit apporter un second.

Une demi-heure s'écoula ainsi.

Ces trente minutes semblèrent d'une interminable longueur à Raymond, qui touchait au but de ses recherches et qui se voyait redevenu complètement libre par le succès.

Soudain il tressaillit.

L'homme décoré de la Bibliothèque apparaissait dans l'encadrement de la porte du café.

Il jeta un coup d'œil autour de lui, aperçut sa complice et alla s'asseoir auprès d'elle en jouant une petite comédie de rencontre fortuite.

Bouvard, lui aussi, venait de paraître.

Il vit Raymond et se dirigea de son côté.

—En voici deux, lui dit le père de Paul. Placez-vous en face de moi, demandez n'importe quoi, et ayons la physionomie de gens qui causent d'affaires... J'observe nos coquins.

—Un petit verre de fine, commanda Bouvard en frappant sur la table.

Le garçon apporta le petit verre de mandé et Raymond paya aussitôt les deux consommations afin de n'être retardé par rien, quand il aurait besoin de filer celui des voleurs qui allait rester en possession du livre.

Abraham, car c'était lui, parfaitement déguisé, après quelques paroles insignifiantes prononcées à haute voix, baissa le ton et entama ainsi la conversation intime :

—Le dour est vait...

—Oui, répondit la femme, mille francs pour chacun de nous... chose convenue... quand toucherons-nous ?...

—A mon tomizile, ce soir, à huit heures... Che fais aller te suite gez mon agedeur... tonne moi le piplot.

—Le voici...

Et la femme, tirant de sa poche le précieux volume, le lui passa, en répétant :

—Ce soir, huit heures...

—Ya...répliqua le juif en cachant le livre dans sa serviette. Préfions Elmond...

—Nous irons ensemble...

Raymond avait vu l'objet volé passer des mains de la complice dans celles d'Abraham.

—Suivez la femme... dit-il à Bouvard. Moi je vais filer l'homme pour connaître le receleur...

Et il quitta le café tout aussitôt.

Abraham appela le garçon, paya les consommations et sortit à son tour.

De l'embrasure d'une porto, Fromental le guettait.

Le juif descendit la rue Jacob, prit ensuite la rue de Seine et gagna la rue Guénégaud.

—Il y a cont contre un à parier qu'il va chez Fauvel... pensa Raymond en allongeant le pas pour se rapprocher du voleur.

La supposition était juste.

Abraham entra dans la maison du bouquiniste, et derrière lui Raymond en franchit le seuil.

Le juif gravit trois étages et fit halte au troisième habité par Fauvel.

Raymond, passant à côté de lui, monta jusqu'au quatrième où il s'arrêta, prêtant l'oreille.

Juste en ce moment le voleur sonnait à la porto du bouquiniste.

Personne ne vint ouvrir.

Un second coup de sonnette, plus fort, resta sans réponse, comme le premier.

—Pigre ! il n'y est bas !... fit le juif assez haut pour être entendu depuis le palier du quatrième étage, c'est empétant ! il faudra refenir !... Pigre ! pigre !...

Et tout en grommelant il redescendit.

De son côté Raymond en fit autant.

Une fois dans la rue, Abraham marcha jusqu'au quai.

Là il parut hésiter au sujet de la direction qu'il allait suivre, mais son indécision fut de courte durée et il se dirigea vers le Pont-Neuf.

Deux gardiens de la paix stationnaient à l'entrée de la rue Dauphine.

Raymond s'élança vers eux, et exhibant sa carte, leur dit :

—Je vous requiers de me prêter main-forte... Voilà un voleur que je file depuis plus de deux heures... suivez-moi, et attention...

Le juif marchait lentement, la tête basse, semblant réfléchir Fromental, que flanquaient les gardiens de la paix, le rejoignit en quelques enjambées et lui posa la main sur l'épaule.

Abraham se retourna brusquement et fit un geste pour se mettre en défense, mais en reconnaissant l'homme déjà vu dans l'escalier de Fauvel, et en apercevant à côté de cet homme les képis réglementaires des sergents de ville, il comprit et devint très pâle.

—Pas un cri, pas un geste, pas une tentative de fuite ! commanda Raymond d'une voix sourde. Je vous emboîte depuis la Bibliothèque nationale... Inutile de vous en dire plus long, n'est-ce pas ?...

Le juif se sentait perdu, il voulut néanmoins essayer de lutter contre l'évidence, commencer une explication, mais les gardiens de la paix lui coupèrent la parole en le prenant par les deux bras avec une énergie qui n'était point dépourvue de rudesse.

Quoiqu'on eût parlé bas enfin d'éviter tout scandale, les passants, devinant qu'il s'agissait d'une arrestation, commençaient à s'arrêter. Quelques secondes encore et un rassemblement se formerait.

—Marchez de bonne volonté, dit Raymond, si vous voulez éviter qu'on vous ligotte !

—Tieu t'Israël, t'Apraham et te Chacop !... murmura le juif en levant hypocritement les yeux vers le ciel, et il se mit docilement en marche entre les sergents de ville.

—Où conduisons-nous le particulier ?... demanda l'un de ceux-ci.

—A la Préfecture... répondit Raymond.

Dix minutes plus tard, le juif était rendu à destination, et Raymond montait au cabinet du chef de la sûreté.

Cinq heures du soir venaient de sonner.

Une voiture de maître s'arrêta, boulevard de Strasbourg, en face du café du XIX^e Siècle.

Fauvel attendait depuis un quart d'heure assis à l'une des petites tables de la terrasse et buvait un grog.

Il leva les yeux sur la voiture, vit le docteur Thompson en descendre et, comme il avait eu soin de payer d'avance, se leva immédiatement pour aller à lui.

—Merci de votre exactitude, cher monsieur, lui dit Jacques après un échange de poignées de main, montez donc...

Fauvel monta dans le coupé, où le pseudo-Thompson prit place à côté de lui.

La voiture partit.

—Avons-nous une longue route à faire ? demanda le bouquiniste,

—Non. Dans une heure et quart au plus nous serons arrivés... Nous prendrons un verre de madère, j'en ai d'excellent, nous ferons un tour de promenade dans le parc en fumant un cigare de la Havano, d'importation directe. Nous nous mettrons à table à sept heures, et j'espère que vous serez content du dîner. Après le café, nouveau cigare, au frais, sous les grands arbres, et à dix heures nous nous mettrons au lit... C'est emploi de la soirée vous convient-il, cher monsieur Fauvel ?

Je serais bien difficile s'il ne me convenait pas...

Tout est donc pour le mieux, et à demain notre expertise. Avez-vous pensé à mon grand ouvrage ?

Lundi, sans faute, il sera chez vous...

Et le volume rarissime que vous m'avez promis ?

Les mémoires du comte de Rochefort ?

—Oui.

J'ai cru vous être agréable en l'apportant, et je l'ai là, dans ma poche.

Vous êtes un homme charmant.

La voiture marchait bon train.

Le cocher, qui n'était autre que Pascal, rendu méconnaissable par des favoris postiches, avait suivi les boulevards jusqu'à la place de la Bastille, où il prit la rue de Lyon et gagna l'avenue Daumesnil.

À six heures vingt minutes, on arrivait au *Petit-Castel*.

Pascal descendit, ouvrit la grille, donna un coup de cloche pour prévenir Angèle, puis il remonta sur son siège et conduisit le coupé jusqu'au perron où les deux hommes mirent pied à terre.

Angèle, fort élégamment vêtue, mais un peu rouge car elle venait d'affronter le feu des fourneaux de la cuisine, vint les recevoir.

—Ma chère cousine, dit Jacques, je vous présente un de nos hôtes les plus distingués, M. Fauvel, dont je vous ai parlé déjà... Cher monsieur Fauvel, je vous présente ma cousine Angèle. Une parents exceptionnellement bonne et dévouée, qui a bien voulu demeurer seule ici, jusqu'à ce que j'aie terminé l'installation de mon hôtel de Paris...

Comment, madame, s'écria Fauvel en saluant, seule, dans une maison de campagne isolée, au bord de la rivière !...

—Mais, oui, monsieur, parfaitement ! seule avec une servante qui a eu la maladresse insigne de se donner hier une entorse, et ne peut m'être par conséquent d'aucune utilité...

—Et vous n'avez pas peur ?

—De quoi aurais-je peur, mon Dieu ?

—Les journaux sont remplis d'histoires sombres, de crimes commis aux environs de Paris par toute une population de rôdeurs...

D'abord je crois qu'il y a dans ces récits beaucoup d'exagération, et puis je ne suis point craintive... Les portes ferment solidement... Je possède un revolver, je sais m'en servir, et les rôdeurs seraient bien reçus, s'ils avaient le mauvais caractère de se présenter... Je dors ici sur mes deux oreilles.

—Madame, vous êtes une héroïne.

—Je prends le compliment pour ce qu'il vaut, monsieur, et je vous en remercie quand même... Débarrassez-vous donc de votre pardessus.

—Volontiers... répondit Fauvel.

Angèle prit le pardessus, décrocha de l'une des patères du vestibule un grand chapeau de paille et le tendit au marchand de livres qui ne savait comment exprimer sa reconnaissance de si délicates attentions.

—Nous dînerons à sept heures, n'est-ce pas, cousine ? demanda Jacques.

—A sept heures précises... répliqua l'ex-marchande à la toilette, et pour vous faire prendre patience, vous trouverez de l'absinthe et du madère dans la salle verte, sous les marronniers...

—Vous pensez à tout, cousine ! s'écria le pseudo-Thompson en riant. Parole d'honneur, je vous admire !

En ce moment entra Pascal, ayant repris son apparence habituelle, c'est-à-dire débarrassé de ses grands favoris et de sa longue redingote de cocher.

—Mon cher Rambert, lui dit le docteur, vous allez venir déguster avec nous un verre de madère ou une absinthe.

Les trois hommes se dirigèrent vers la salle verte où les attendaient les apéritifs, et nous les y laisserons pour rejoindre Paul Fromental dans sa maisonnette du bord de l'eau.

La veille au matin, nous le savons, il avait vu un homme dont la distance ne lui permettait pas de distinguer les traits, mais dont la tournure était jeune, s'approcher de la *l'ée des Saules* et poser ses lèvres sur son front, puis la jeune femme s'était éloignée avec lui en s'appuyant familièrement à son bras.

Alors une sensation de douleur aiguë, poignante, qu'il ne connaissait pas encore, s'était brusquement révélée à lui.

Pour la première fois la jalousie s'emparait de son cœur.

Pendant toute la journée il avait rôdé sur la Marne, dans son bateau, le long des berges du petit parc, espérant revoir Marthe.

Nos lecteurs savent déjà qu'il l'espérait en vain, Marthe étant partie pour Paris en compagnie de Jacques Lagarde.

Sa nuit fut agitée, fiévreuse. Il dormit à peine, et le lendemain Madeleine constata avec une profonde angoisse qu'il était plus pâle encore que de coutume, et qu'un large cercle de bistre estompait le contour de ses paupières.

Sûre d'avance qu'elle n'obtiendrait aucune réponse, la vieille servante ne le questionna pas ; mais elle se promit d'écrire à Raymond pour lui apprendre quel fâcheux changement s'opérait en son fils.

La campagne au lieu de lui être favorable, lui est pernicieuse... se disait la brave femme, l'air de par ici ne lui convient point... à moins qu'il n'ait quelque chagrin qu'il nous cache. Dans tous les cas, ça ne peut durer comme ça !... Faut que monsieur soit prévenu...

Aussitôt habillé, Paul, cédant aux sollicitations de Madeleine qui ne voulait pas le voir sortir à jeun, prit une tasse de lait et quitta la maisonnette.

Cette fois il ne monta point en bateau, il suivit le chemin de halage qui borde la rivière, et du haut duquel il pouvait apercevoir l'intérieur du parc en miniature.

Il arriva en face du petit bras longeant la propriété en passant devant le groupe des marronniers à fleurs roses. Là il plongeait ses regards jusqu'au fond des allées ombreuses conduisant au *Petit-Castel* qu'il apercevait à travers les feuillages.

De nouveau son cœur se serrait.

Non seulement les allées offraient l'image d'un désert, mais encore toutes les persiennes de l'habitation étaient closes.

—Serait-elle partie ? se demanda le jeune homme avec effarement.

Et il se laissa tomber, accablé, sur le gazon de la berge.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

LA CINQUIÈME PARTIE A POUR TITRE

LE MEURTRE !

Gardez ce numéro pour le grand tirage du mois d'Octobre

CHAPEAUX ET FOURRURES**J. R. BOURDEAU**

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

E. LEMIEUX**MARCHAND-TAILLEUR**

3—RUE SAINT-LAURENT—3

Expose constamment un grand assortiment de Tweeds de toutes nuances et qualités.

Toutes commandes exécutées avec le plus grand soin et sous le plus court délai.

Derniers patrons de Paris et de Londres. Coupe garantie

Les personnes qui ont besoin d'un habit de premier goût et très bien fini, devraient aller au magasin de

M. E. LEMIEUX

le tailleur populaire de la rue St Laurent, près de la rue Craig.

ETRENNES !**Calendriers à Effeuiller "Ephémérides"
POUR 1888**

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés

et représentation de personnages comme ci-dessous

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

*Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints*SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE

" " plus petit

ENFANTS DE MARIE

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888

illustre d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL

AU BON MARCHÉ

MAISON

ALPHONSE VALIQUETTE

Nous sommes ronds au temps de l'année où les gens ont besoin de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrons en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de tous et défiant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisi, 5 cts.

de Chemises de couleur, 25 cts.

42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.

Gands de kid, à choisir, 23 cts.

Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.

600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLE

Importation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.

Habilllements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts, beaucoup pure laine.

Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.

Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.

La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies

50c au lieu de 90c. 75c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR:

Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a jamais vu à Montréal.

Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public, surtout pour nos importations du printemps, et nous défions toute compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles, surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Éditeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuilleton, des causeries sur les modes, l'économie, le savoir-vivre, l'économie domestique, le culcine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis, des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.50 pour six mois.

Adresses: J. LESSARD & CIE, boîte de poste 1110, Montréal.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 Place Jacques-Cartier, Montréal.